



Jacques Guiaud

biographie, 1810-1876

Armelle Buet¹

1. De la scène à l'atelier 1810-1831

Une enfance côté cour côté jardin

C'est dans le monde du théâtre que naît Jacques Guiaud.

Marie Louise Victoire Debrecq (ou de Brecq) lui donne naissance le 17 mai 1810, à Chambéry. Jeune comédienne de vingt-six ans, elle interprète le plus souvent des rôles de soubrette. Joseph François Guiaud, lui-même acteur, né à Marseille et âgé de trente-trois ans est alors domicilié à Toulouse. Il reconnaîtra l'enfant un mois plus tard.

Mais un fort penchant pour le théâtre, devenu rapidement impérieux, le décide à quitter la marine et à entreprendre des études d'art dramatique. Il devient vite un acteur à la carrière remarquée. Tout d'abord dans les grandes villes de province françaises et italiennes³, puis à Paris où il débute à la Comédie-Française.

Il se fixe en Normandie lorsqu'il rejoint la troupe de comédiens du théâtre de Rouen. Mais en avril 1818, requis pour remplacer l'acteur Baudrier, il rentre au Théâtre-Français. Il en devient sociétaire en 1832 et malgré des relations houleuses avec le comité d'administration de la prestigieuse institution, il le demeurera jusqu'en avril 1841. Date à laquelle il prendra sa retraite.

Tout au long de ces années, et jusqu'à son décès en 1846, il continuera pourtant de partager sa vie d'acteur entre Paris et la ville normande.

Au gré des engagements de ses parents, dont il fut, lui aussi, le fils unique, le petit Jacques vécut dans les coulisses des scènes théâtrales à l'écoute des grands textes. Particulièrement des comédies de Molière où son père fit, entre autres, un excellent Harpagon.

La trace du parcours scolaire de l'enfant ne nous est pas connue. La mobilité professionnelle et géographique du couple de comédiens a-t-elle provoqué des ruptures dans ce parcours ? Rien de très particulier ne le laisse supposer, puisque les Guiaud se fixèrent à Paris en 1818 alors que leur fils n'avait que huit ans.

Ils s'installèrent à proximité de la Comédie-Française, les correspondances connues y étaient le plus souvent adressées, ce qui rend difficile leur localisation géographique précise. On les trouve de façon certaine en 1831, rue de la Monnaie, au n° 19, dans le 1^{er} arrondissement. Prestigieux quartier déjà si l'on en croit L. Montigny, auteur, en 1925, d'un guide pour les provinciaux : « Si Paris est, comme on l'a souvent

3

Page de gauche.

Jacques Guiaud jeune.

Fusain sur papier de C. Sardou.

H 56 x 36 cm.

Collection particulière.

Photo © D. Dirou.

Ci-contre.

Marie-Louise Victoire Debrecq,

mère de Jacques Guiaud.

Fusain et pierre blanche sur papier

non identifié.

H 65 x 55 cm.

Collection particulière.

À droite.

Joseph François Guiaud, de la Comédie-Française, père de Jacques Guiaud.

Huile sur toile d'Honoré Sardou, 1844.

H 79 cm x 63 cm.

Paris, musée Carnavalet, histoire de Paris,

n° inv. D.9027.

Photo © musée Carnavalet.



Le père de Jacques Guiaud², fils unique d'un cafetier marseillais, s'était vu contraint par ses parents à entrer dans la marine marchande.

¹ Descendante de Jacques Guiaud.

² Voir *infra* "Joseph François Guiaud ou les tribulations d'un comédien français", p. 401.

³ *Journal de Rouen*, 19 juillet 1846, notice nécrologique en 1^{re} page.

répété, la capitale de l'univers, le quartier du Palais Royal en est l'abrégé. Longtemps il a été le quartier par excellence ; il était du meilleur ton d'y demeurer [...]. »

Nous ne sommes pas mieux renseignés aujourd'hui encore sur les années qui présidèrent à l'orientation du jeune homme.

En cette année 1831, dans la première décennie des « années romantiques », Jacques Guiaud avait vingt-et-un ans et le brillant microcosme artistique de la vie parisienne lui était déjà familier. Ce n'est pas vers le théâtre qu'il se tournait. Côté jardin, sa palette séduite par le paysage, Jacques Guiaud devenait peintre, aquarelliste et lithographe. Toute sa vie restera exclusivement dédiée aux arts graphiques.

Il exposait pour la première fois au Salon officiel, dans la catégorie Peinture⁴.

Jacques Guiaud et ses maîtres

L'École des beaux-arts de Paris, rue Bonaparte, ne détient pas de dossier au nom de Jacques Guiaud. En revanche, les registres des Salons nous précisent, à partir de l'année 1850, quels ont été ses maîtres. Trois ateliers l'accueillirent au cours de ses années de formation, ceux de Julien-Michel Gué (1789-1843), de Louis-Étienne Watelet (1780-1866) et de Léon Cogniet (1794-1880). Jacques Guiaud admirait, en outre, le talent de Jules Dupré (1811-1889), son contemporain apparenté à l'École de Barbizon, que l'on cite fréquemment pour l'avoir influencé.

Pour ce qui est des dates de fréquentation de ces ateliers, travaux et éventuelles récompenses obtenues par l'élève au cours de ces années d'apprentissage, elles nous restent encore, elles aussi, malheureusement ignorées⁵.

Les maîtres de Jacques Guiaud ont en commun d'être paysagistes, aquarellistes voire lithographes de la première heure. Fieffés voyageurs en quête du motif, ils ont aussi pris goût à la peinture d'histoire. Guiaud ne cessera d'explorer toutes ces voies.

Julien Michel Gué⁶, originaire de Saint-Domingue et dernier d'une famille de sept enfants voit son père, architecte au Cap, tué lors de la Révolution. Sa famille se réfugie à Bordeaux en 1796, dans le dénuement le plus total. Sa mère meurt d'épuisement alors qu'il n'a que seize ans et son frère, constatant sa prédilection pour le dessin, l'inscrit à l'École de dessin de Bordeaux. Remarqué par son professeur Lacour et aidé

par quelques donateurs, il part plein de détermination à Paris, il fait le chemin à pied, et rejoint l'atelier de Jacques-Louis David (1748-1825) où il se lie d'amitié avec Jean-Pierre Alaux⁷, le fondateur du célèbre théâtre le Panorama-Dramatique.

Entré à l'École des beaux-arts en 1813 il commence, en 1819, à exposer au Salon⁸. Et lorsqu'en 1821, sa femme, épousée quelques mois plus tôt, meurt en même temps que leur petite fille, il se jette à corps perdu dans le travail, ne se préoccupant plus que de peindre ou dessiner, tout en donnant des cours à ses jeunes élèves.



Ci-dessus.

Julien-Michel Gué, *autoportrait*.

Huile sur toile de Julien-Michel Gué, vers 1825.

Bordeaux, musée des Arts décoratifs et du Design.

Photo © musée des Arts décoratifs et du Design.

Ci-contre.

Un village français.

Huile sur toile de Julien-Michel Gué.

H 103 x 129 cm, signée en bas au centre.

Collection particulière.

Photo © Van Ham Kunstauktionen.

⁴ C'est le registre de son inscription à l'exposition de 1831 qui nous livre l'adresse citée plus haut. Se reporter *infra*, à l'article de D. Lobstein : « Jacques Guiaud : une carrière au Salon parisien, 1831-1876 ».

⁵ Le musée des beaux-arts d'Orléans qui conserve le fonds d'atelier de L. Cogniet et l'a inventorié, ne détient aucune information à ce sujet. (N. Matras. Service de documentation du musée, en 2014).

⁶ D'après Dominique Vadon-Medina sous la direction de Marc Saboya, « Recherches sur Julien-Michel Gué 1789-1843 peintre-scénographe 1821-1835 », Bordeaux : Université de Bordeaux III, 1999. Oscar Gué, ami de Guiaud était son neveu. Dans cet ouvrage - et particulièrement dans le chapitre Correspondance - lorsqu'il sera question de M. Gué il s'agira de Julien-Michel Gué, par ailleurs il s'agira simplement d'Oscar.

⁷ (1783-1858) – Frère de Jean Alaux (1786 -1864) dit le Romain, auteur des panneaux décoratifs encadrant les médaillons, dont certains peints par Guiaud, dans la galerie Napoléon. Aile du Midi. Château de Versailles.

⁸ « À partir de ce moment il commence une tournée en Normandie pour le compte des *Voyages pittoresques* du baron Taylor et de Charles Nodier ». Dominique Vadon-Medina, *op. cit.*, p. 5.

⁹ Cf. note n° 6.

¹⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 322.

Parti pour la Suisse, en 1825, avec Victor Hugo et Charles Nodier, en vue de publier un *Voyage poétique et pittoresque au Mont Blanc et à la vallée de Chamonix*, il revient fasciné par cette nature alpestre et sauvage. Dès lors, la passion du dessin et des voyages ne le quittera plus. Les *Recherches*⁹ évoquent l'un de ces voyages, en 1833 : « En compagnie de Guiaud, peintre paysagiste, les Gué partent pour un long périple qui va les conduire à travers l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. Jean-Michel Gué avait décidé d'emmener sa petite famille (sa seconde femme, Émilie Sillan et leurs deux filles) dans ce voyage en calèche ». Sont ainsi mis au jour les liens d'amitié qui existaient entre Julien-Michel Gué, le maître et Jacques Guiaud son élève. Il est fait état de cette expédition dans une lettre de Justin Ouvrié à Adrien Dauzats datée du 26 juillet 1833¹⁰. Le peintre décèdera d'une pneumonie en décembre 1843.



Ci-dessus.

Louis-Étienne Watelet.

Dessin de Jacques Marie Noël Frémy d'après le tableau de Jean Désiré Muneret.

Extrait de *Croquis des portraits des personnages remarquables dans tous les genres, dessinés et gravés par J.M.N. Frémy, d'après les tableaux exposés aux différents salons*, t. 1, Paris, 1815.

Ci-contre.

Vue de canal animé.

Huile sur toile de Louis Étienne Watelet.

H 59,5 x 81,5 cm, signée en bas à droite.

Photo © Tradart Deauville.



¹¹ Paul Huet, (1803-1869). Elève de Guérin puis de Gros, « l'un des premiers à donner au paysage une expression romantique », alors que « ses esquisses peintes, ses études à l'aquarelle ou au pastel annoncent les recherches des impressionnistes ». Jean Lacambre, in *Les Années romantiques*, Musée des beaux-arts de Nantes, 1995, p. 400.

¹² Cité par Nicolas Pierrot : « Le paysage et l'industrie à l'époque romantique. L. E. Watelet », in *Usines, paysage industriel à Vienne (France)*, 1997-1998.

¹³ Portraitiste (1793-1861), auteur en 1831 d'un *Dictionnaire des artistes de l'école française au XIX^e siècle*.

¹⁴ Au nombre desquels Rosa Bonheur (1822-1899), Léon Bonnat (1833-1922), Karl Girardet (1813-1871), J. P. Laurens (1833-1921), Ernest Meissonier (1815-1891)... et particulièrement deux peintres avec lesquels travaillera Guiaud en tant que peintre d'histoire : Jules Didier (1831-1914) et probablement Emmanuel Philippoteaux (1815-1884).

¹⁵ Jacques Foucart, « Cogniet : la réussite d'un musée personnel et non imaginaire », in *Léon Cogniet*, 1990, Musée d'Orléans, p. 18.

¹⁶ Cogniet est né en 1794, ce qui fait de lui un élève peintre vers 1812-1817 de la période davidienne.

¹⁷ J. Foucart, *id.* p. 20.

Watelet, quant à lui, est un peintre qui « semble avoir appris lui-même, au contact de quelques maîtres ». Il s'intéresse dans un premier temps aux paysages décoratifs, avec des ruines un peu conventionnelles, dans la mouvance néo-classique. Rapidement tenté par l'approche naturaliste, cherchant à saisir la réalité du paysage, il se montre bienveillant pour les nouveautés et personifie selon Paul Huet¹¹ « un commencement d'émancipation ; il chasse les nymphes et les satyres, et s'il n'étudie la nature que par petits morceaux, il marche en dehors de l'Ecole et a l'avantage d'être franchement lui, M. Watelet »¹².

représente, nous dit J. Foucart, « la vérité profonde et réelle d'un artiste [...] dans une dimension réduite et intime, loin des salons, à l'écart des grandes entreprises et des spectaculaires commandes [...] ». « [Cogniet] n'a pas été que le peintre académiste que l'on a persisté à voir en lui »¹⁶, mentionne David Ojalvo dans la préface du même ouvrage¹⁷. « Il a aussi traité des scènes d'actualité et abordé dans un esprit moderne l'art du paysage.



L'atelier de Léon Cogniet.

Huile sur toile d'Amélie Cogniet, 1831, H 31 x L 40 cm.

Orléans, musée des beaux-arts.

Photo © musée des Arts décoratifs et du Design.

Charles Gabet¹³ dira encore de Watelet « qu'il n'a eu d'autres maîtres que la nature et l'amour de son art ». Il jouit en tout état de cause, d'une excellente réputation d'éducateur artistique. Jacques Guiaud développe à son contact son inclination pour le dessin et l'aquarelle sur le motif, peut-être aussi, s'il en était besoin après son passage à l'atelier de Jean-Michel Gué, son naturel voyageur.

De ces trois maîtres, l'histoire de l'art a surtout retenu Léon Cogniet comme une personnalité marquante dans l'atelier duquel nombre d'élèves se sont révélés¹⁴.

« Cogniet le bien-peignant », comme le qualifie Jacques Foucart introduisant l'exposition Léon Cogniet¹⁵, en 1990, à Orléans, ville qui avait reçu de la veuve de Cogniet, en 1891, le legs d'une partie des œuvres de son mari et le fonds de son atelier. Or, un fonds d'atelier

Une réelle évolution s'est produite chez lui dans ce dernier genre. Parti d'un style classique italianisant [...], il s'orienta progressivement vers une vision plus réaliste et plus directe de la nature avec un souci de l'atmosphère et de l'espace et un éclaircissement de sa palette. »

Il lui fut reproché de ne pas avoir mené sa carrière comme il l'aurait dû, d'être resté trop timide et trop secret, d'avoir aussi consacré trop de son temps à ses élèves. Il est vrai qu'il préparait « d'une façon presque imparable au Prix de Rome » ! Aussi méritait-il sa belle notoriété d'excellent pédagogue et de chef d'atelier, très apprécié de ses élèves.



Scène du Massacre des Innocents.
Huile sur toile de Léon Cogniet, 1824.
H 261,3 x L 228,3 cm, signée bas gauche.
Rennes, musée des beaux-arts, inv. 1988-6-1. Photo © MBA, Rennes, Adélaïde Beaudoin.

Léon Cogniet, Prix de Rome en 1817¹⁸ et professeur à l'École des beaux-arts à partir de 1851 survivra à Jacques Guiaud¹⁹. Il reste proche de Guiaud tout au long de sa vie et lui manifeste à l'occasion, comme par cette lettre du 15 août 1853²⁰, son amitié et sa considération. Il lui adresse, en l'occurrence, une de ses élèves :

« Si, en souvenir de nos anciens rapports vous voulez bien faire quelque chose pour moi je vous en serai extrêmement reconnaissant. Ce serait de donner vos conseils à une de mes élèves, M^{elle} Allard [...] je doute d'autant moins de l'excellence du résultat que j'ai vu avec beaucoup d'intérêt les ouvrages que vous avez envoyés à notre exposition, et qui sont une des rares et honorables exceptions à ces fâcheuses manières actuelles d'envisager la peinture de paysage,

et consistant l'une à copier mal ce que l'on choisit bien, l'autre à copier bien ce que l'on choisit mal : ceux-là croyant que l'intention suffit et que le beau, comme ils l'entendent, peut se passer de vérité ; ceux-ci consentant à faire vrai à condition qu'on leur permette de faire laid. Vous avez su vous tenir entre ces deux écueils et je vous en félicite, c'est le propre d'un esprit juste qui est la première qualité pour guider ceux devant lesquels s'ouvre la carrière *del arte*. »

Bel hommage que cette profession de foi du professeur en l'honneur de son ancien élève. Guiaud saura déployer dans sa maturité la rigueur et la puissance des compositions architecturales qui honoraient son maître.

Quant à l'influence qu'aurait eue sur Jacques Guiaud Jules Dupré²¹, sa recherche d'authenticité liée au respect de la nature nous la fait admettre sans difficulté. Un portrait de Jules Dupré par Edmond et Jules de Goncourt dans leur *Journal*, le 10 juillet 1866, éclaire de façon saisissante la personnalité de ce peintre contemporain de Guiaud.

« Décousu, sans suite, vrai toqué, s'animant, ses yeux bleus et comme vides s'éclairant, criant que le gouvernement doit encourager l'art et jamais les artistes ; qu'il fait tous ses tableaux, si vrais, au bout de sa brosse ; que la nature est trop écrasante ; qu'il n'expose plus, parce que les tableaux comme les siens sont tués par les tableaux à sujets, les tableaux qui se racontent. De l'apôtre, de l'ouvrier et du fou, voilà le bonhomme, inquiétant, troublant, fatigant comme d'idées cassées.

« Ce "bon samaritain" de la peinture (Corot le surnommait ainsi), voulait fédérer les idées d'Horace Vernet, de Constant Troyon, Eugène Lamy, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, ou Théodore Rousseau afin de transcender les réflexes de chapelle et les personnalités envahissantes ; l'échec de sa tentative de fonder une sorte de Salon indépendant devait l'encourager davantage dans son repliement solitaire - à l'Isle Adam, au bord de l'Oise - privilégiant sa famille et ses travaux en atelier, loin des lieux où se rencontraient les artistes férus de paysage. »²²

« Les critiques et les historiens d'art ne se sont trop longtemps préoccupés que de trouver des précurseurs à Monet, Sisley et Pissaro, négligeant des noms célèbres en leur temps, des peintres de qualité, sensibles, parfois même de grands artistes, mais dont le tort principal était de ne pas s'intégrer dans un discours rigide, devenu une véritable vulgate, qui faisait de l'impressionnisme le point de convergence de tout un siècle de peinture »²³.

Les paysagistes de cette sorte, à laquelle appartient Jacques Guiaud, ont ainsi été qualifiés de « petits maîtres »²⁴. Hommage leur a été rendu à travers une publication qui leur était dédiée et qui, malgré le vocable choisi quelque peu réducteur, avait l'avantage de les sortir de l'ombre dans laquelle on les tenait.



Ci-dessus.
Léon Cogniet de profil.
Huile sur toile de Diogène Maillard.
H 0m24 x L 0m19.
Paris, École nationale supérieure des beaux-arts.
Photo © Beaux-Arts de Paris, Dist. RMN-Grand Palais / image Beaux-arts de Paris

¹⁸ Pour son *Hélène déliée* par Castor et Pollux.

¹⁹ Lettre de Léon Cogniet à Georges Guiaud du 6 juin 1876 où Léon Cogniet remercie Georges, fils de Jacques Guiaud, de lui avoir transmis la photo de son père. Celui-ci, avant de mourir le lui avait expressément demandé. Voir *infra* Correspondance, p. 391.

²⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 360.

²¹ « D'abord décorateur dans les faïenceries de son père, il reçoit ensuite les leçons du paysagiste Diebolt. Il expose au Salon dès 1831 [...]. Il séjourne en Angleterre où il découvre Constable, Turner, Bonington dont l'influence sur lui sera considérable. Sa rencontre avec Théodore Rousseau n'est pas moins déterminante ; ensemble ils parcourent la France... mais une brouille survient et, en 1849 ils se séparent. Dupré fait de courts séjours à Barbizon, mais il est néanmoins regardé comme représentatif de cette école de la nature dont il exprime le sens profond et les mystères des frondaisons et des sous-bois. » G. Schurr, *Les Petits Maîtres*, t. 1 p. 391.

²² V. Pomarède, *L'Oise de Dupré à Vlaminck*, Paris, Somogy, 2007.

²³ Barthélémy Jobert, « Les Années romantiques, la peinture en France de 1815 à 1850 », *Beaux-Arts magazine*, hors-série 1996.

²⁴ Gérard Schurr, Pierre Cabanne, *Dictionnaire des petits maîtres de la peinture, 1820-1920*, L'Amateur, 2003.



Ci-dessus.

Grandville, autoportrait.

Fusain sur papier, H 27,4 x L 18,9 cm.

Cachet de vente de 1853. Collection Pierre Parisot.

Extrait de *Grandville, dessins originaux...* 1986-7.

À droite.

Jacques Guiaud.

Aquarelle sur papier de Grandville.

Paris, musée Carnavalet.

Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.



2. Seize années de la vie d'un peintre parisien 1831-1847

Tout artistes qu'ils soient, les jeunes gens de l'âge de Jacques Guiaud, devaient, en principe, consacrer du temps à servir la patrie. Ils couraient le risque d'être tirés au sort pour effectuer ces six ans de service militaire exigés des hommes de vingt ans par la loi Gouvion-de-Saint-Cyr.

Si tel avait été le cas, il est peu probable que, contre finances, Joseph François père, qui n'était pas cousu d'or, eût décidé de le faire remplacer. Par chance, le 14 avril 1831, l'état-major général²⁵, en la personne de M. de Gazan de la 4^e division militaire, adresse à Joseph François Guiaud le Congé de libération absolu du service militaire de son fils Jacques, délivré par le préfet de la Seine.

C'est une aubaine pour le jeune peintre de n'avoir pas été désigné par le sort... il aborde désormais sa carrière de paysagiste en toute liberté. Pour son « entrée en religion », il envoie dès 1831 trois toiles au Salon officiel de Paris²⁶, examinées par un jury d'académiciens, ces trois œuvres sont «A»dmises²⁷. Le néophyte n'a pas grossi le rang des «R»efusés, il demeurera, à peu de choses près, fidèle à cette manifestation jusqu'à sa mort en 1876. Année où sa dernière œuvre, le *Porche de la cathédrale de Strasbourg* sera présentée sur les cimaises du Salon ornée d'un crêpe noir.

Grandville, l'ami des jeunes années

Jacques Guiaud sait nouer de solides et durables amitiés dans le milieu où il évolue, constituant ainsi ce qu'on ne manquerait pas, aujourd'hui, d'appeler son *réseau*.

Géographiquement, il migre ostensiblement, de la proximité du Pont neuf vers le quartier de La Nouvelle Athènes. Il y établira son atelier dès 1838 (il y reviendra lors de son retour à Paris, après plus de treize années passées à Nice). C'est là, comme nous le verrons, que les artistes achètent ou louent leur atelier ou leur résidence. Ce quartier devient vite un véritable concentré de la vie culturelle et artistique.

Jean Isidore Ignace Grandville (1803-1847)²⁸ à la très originale, brillante et malheureusement courte carrière tient vite une place privilégiée parmi ses amis de jeunesse.

Lorsque Grandville, en 1825, quitte Nancy pour exercer ses talents de dessinateur à Paris, il est accueilli par une de ses cousines dont le mari, Frédéric Lemétheyer, est régisseur du théâtre royal de l'Opéra-Comique. « Toujours entouré de personnages illustres, Lemétheyer présente Grandville au célèbre comédien Talma et à M^{lle} Mars, au compositeur Boieldieu, au sculpteur David d'Angers, aux peintres Delaroche, Horace Vernet, Léon Cogniet... »²⁹. Guiaud père qui a chanté autrefois à l'Opéra-Comique s'y produit encore en 1826 et 1827. Jacques Guiaud y rencontrera Grandville.

Édouard Charton en 1847, dans *L'Illustration*³⁰, évoque le côté puéril de Grandville : « Il avait, la bonté, la simplicité, l'ingénuité d'un enfant [...] et par accès, la gaîté naïve des enfants et leurs folles impatiences. »

Au rebours de ces tendances primesautières, Guiaud se montre plus réservé. Ses amis quand ils le chinent, le surnomment *Le Savoyard*³¹, en référence à son lieu de naissance à Chambéry. Cela n'empêchera pas les deux étudiants aux tempéraments quelque peu contrastés de se lier spontanément d'une indéfectible amitié.

Est-ce à mettre au titre de cet attachement ? On est frappé par le mimétisme accusé entre l'autoportrait de Grandville³² et le portrait que fait Grandville de Guiaud³³ : deux jeunes élégants romantiques sur fond neutre, même pose, même type de vêtements, air sérieux et concentré, côtelettes et moustaches identiques, le visage de Guiaud néanmoins plus mince et des yeux bleus que Grandville avait bruns. Les quatre autres autoportraits de Grandville que nous connaissons ne manifestent pas cette ressemblance.

²⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 318.

²⁶ Se reporter *infra*, en ce qui concerne les Salons, à D. Lobstein, article cité, p. 51 et suiv.

²⁷ Sur le registre concerné, en regard des œuvres, figurait l'appréciation A ou R.

²⁸ Une intéressante notice sur Grandville, par Charles Blanc, accompagnait la parution des *Métamorphoses du jour* chez l'éditeur Garnier Frères en 1869.

²⁹ Cf. Getty, *Grandville dessins originaux*, Musée des beaux-arts de Nancy, 1986.

³⁰ *L'Illustration*, IX, n° 213 (27 mars 1847), p. 49.

³¹ En PS d'une lettre de Justin Ouvrié à Dauzats, le 9 octobre 1832 : « Le voyage d'Italie et ma société ont rendu notre bon ami Guiaud un peu moins Savoyard, il vous embrasse ainsi qu'Oscar ». Voir *infra* Correspondance, p. 321.

³² Cf. Getty, *op. cit.*, p. 38-39, *Autoportrait*, vers 1829.

³³ Aquarelle, portrait de J. Guiaud par Grandville. Photothèque des Musées, Ville de Paris.

Jean Isidore Ignace, devient rapidement familier de la maison Guiaud. Il retrouve là son ami et l'atmosphère qui règne (ou qui régnait) chez ses grands-parents, eux aussi comédiens, à Nancy. Une lettre de Grandville (non datée) adressée à Joseph François évoque de vigoureuses discussions sur la création de ses costumes de scène³⁴. Jean Isidore y participe, lui communique des esquisses agrémentées de recommandations très précises et - ce qui dénote beaucoup d'aisance dans leurs rapports - n'hésite pas, avec un humour presque filial, à l'appeler « papa Guiaud ».

On le voit à la lecture de la lettre empreinte d'un profond désespoir qu'il adresse à son ami Jacques, le 28 septembre 1838³⁵, c'est aussi chez les Guiaud qu'il viendra se faire réconforter après la cuisante peine de cœur que lui inflige « la coupable Henriette ».

Parallèlement, Guiaud est un habitué du n° 10 de la rue des Petits-Augustins - actuelle rue Bonaparte. Grandville a coutume d'y rassembler dans sa mansarde-atelier, de 1828 à son mariage en 1833, toute une joyeuse bande de jeunes artistes extrêmement brillants³⁶. À deux pas de l'École des beaux-arts, Guiaud, qui fréquente assidûment les soirées festives de ce quasi-cénacle, y retrouve artistes et lithographes au nombre desquels Charles Philipon (1800-1862), (*La Silhouette*, *Le Charivari*³⁷...), Édouard Charton (1807-1890), (*Le Magasin Pittoresque*³⁸, *L'Illustration*³⁹), Paul Delaroche (peintre), et Gabriel Falempin, jeune juriste qui deviendra administrateur de *L'Illustration*.

Rien d'étonnant à ce que l'œuvre lithographique de Jacques Guiaud⁴⁰ témoigne en écho de la cordialité de ces relations. Nous en avons un exemple en novembre 1844, lorsque Grandville l'informe⁴¹ qu'il a sollicité Gabriel Falempin pour qu'il le charge de lithographies ou de dessins à réaliser pour *L'Illustration*.

Quelques années avant Guiaud, en 1829, Grandville connaît son premier grand succès avec *Les Métamorphoses du jour*, il devient alors pour le public le dessinateur d'hommes aux têtes d'animaux. La parution des *Fables de la Fontaine* en 1840 et celle des *Scènes de la vie privée des animaux* d'après Balzac, en 1842, relèvent du même syncrétisme⁴².

Républicain de plus en plus farouche il se consacre désormais à la satire politique dans des publications telles que *La Caricature*⁴³ et *Le Charivari*, pour ne citer que les plus connues. En 1830, Guiaud participe activement à ces « Sujets de Caricatures Concernants [sic] Le Dérônement de Charles X ». En témoignage, le *Carnet de travail*⁴⁴ de cinquante-six feuillets correspondant, conservé sous ce titre dans les collections du musée Carnavalet⁴⁵.



Ci-dessous.
Étude préparatoire pour le Renard et la Cigogne.
Aquarelle de Grandville ou de Jacques Guiaud.
Collection particulière.

Ci-dessous.
Le Renard et la Cigogne.
Dessin de Grandville pour illustrer les *Fables de La Fontaine*. Paris, Furne, 1847.



³⁴ « Voilà papa Guiaud en trois traits de plume le costume que messire Jacques est venu demander à ma femme de votre part. Musée Carnavalet, sous « Album Guiaud », ref. E 12101 A 27. Voir *infra* Correspondance, p. 349.

³⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 341.

³⁶ Cf. Getty, *op. cit.*, p. 404.

³⁷ *La Silhouette*, album lithographique né dans l'effervescence de la révolution de 1830 laissera rapidement place à *La Caricature morale religieuse littéraire et scénique*, à *la Lithographie mensuelle* et au *Charivari*.

³⁸ *Le Magasin pittoresque*, fondé en 1833, fut « un des pionniers des journaux illustrés. Mensuel d'érudition encyclopédique, il traitait d'histoire, de géographie, de sciences, d'histoire naturelle, de littérature, de musique et de beaux-arts. » Cf. Getty, *op. cit.*, p. 383.

³⁹ *L'Illustration*, en 1834, l'un des premiers journaux illustrés, était « un hebdomadaire destiné à un public beaucoup plus vaste (que celui du *Magasin pittoresque*), il offrait surtout des articles d'actualité sur le théâtre, la littérature, la musique, les beaux-arts et la mode. » Cf. Getty, *op. cit.*, p. 383.

⁴⁰ Sur ce thème voir *infra* Dominique Lobstein, p. 329 et suiv.

⁴¹ Lettre du 1^{er} novembre 1844. Voir *infra* Correspondance, p. 345.

⁴² Recueils lithographiques où le parallèle entre les hommes et les animaux permet à Grandville de dénoncer les travers humains. Guiaud s'est parfois plu à reproduire quelques scènes des *Fables*, en les colorisant.

⁴³ *La Caricature*, fondée en 1830 par Philipon : « Journal hebdomadaire de commentaires et caricatures politiques. Dès la première heure, Grandville en devient l'artiste le plus important. La satire de Louis-Philippe devenant de plus en plus aigre, *La Caricature* disparaît à la suite des lois de septembre qui rétablissent la censure en 1835. » (Extrait de C. F. Getty, *op. cit.*, p. 405).

⁴⁴ Numéro d'inventaire : E. 12101 A 27.

⁴⁵ Voir Annexe Documents, Liste des œuvres de Jacques Guiaud conservées au musée Carnavalet, données par Justin Guiaud son fils.

Ci-contre.
"Allons donc ! Nous attendons !"
s'écrit un ouvrier
 Lithographie de Langlumé, Grandville et Guiaud.
 H 22,8 x L 21,1 cm.
 Paris, Au Magasin de Caricatures d'Aubert, 1831.
 Paris, bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, FRBNF41517561.

Au centre.
 En haut gauche.
Et moi aussi j'arrête
 H 14,4 x 11,8 cm;
 À droite.
La Mort et deux soldats ivres.
 H 13,5 x 12,9 cm.
 En bas.
La Mort à Sainte Pélagie
 H 15,9 x 16,9 cm.
 Plume sur papiers de Grandville.
 Extraits de *Voyage pour l'éternité*.
 Paris, musée Carnavalet.
 Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

À droite.
Passage Manille.
 Plume sur papier de Grandville.
 H 16 cm x L 11,5 cm.
 Extrait de "L'Album Guiaud".
 Paris, musée Carnavalet, D6423-156.
 Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.



Ce Carnet détenu par Jacques Guiaud a été acquis par le musée, en 1926, auprès de Justin Guiaud son fils. Il s'agit d'un « modeste cahier de notes et d'études, "à la plume et au crayon", commencé par Grandville avant les journées de Juillet et achevé après la chute de Charles X. Son emboîtement aubergine en papier gaufré porte sur le dos le titre de *Voyage pour l'éternité*, suite lithographique de 1830 à laquelle se rapportent de nombreux croquis de ce cahier de brouillon. »

L'entente entre les deux artistes se nourrit de ces moments de collaboration où Guiaud, déjà lithographe de ses propres dessins, apporte occasionnellement son concours au dessinateur⁴⁶. Elle se nourrit, de même, des échanges épistolaires entre les deux artistes dont nous avons connaissance à partir de 1830⁴⁷.

Cet attachement concourt à transcender les évidentes divergences d'opinions politiques entre les deux hommes. Si Grandville, républicain convaincu, militait, grâce à son art, avec un acharnement redoutable contre toute forme de monarchie, Jacques Guiaud, lui, laissait deviner un côté plutôt traditionnel. Il avait néanmoins participé avec Grandville à l'entreprise lithographique contre Charles X. Mais on le voyait rechercher manifestement la reconnaissance et l'appui du pouvoir politique sous Louis-Philippe⁴⁸. Un dessin de Guiaud, dès 1843, nous montre la maison du duc de Montpensier à Barèges dans les Pyrénées, il pourrait y

avoir été reçu. Il contribuera par ailleurs, en 1847, à lithographier les vues d'un album de voyage que ce dernier fils de Louis-Philippe fit à Tunis, en Égypte, en Turquie et en Grèce. Il se tient, *de facto*, à l'écart de la révolution de 1848 puisqu'il réside à Nice (encore sarde) cette année-là.

Hormis les démarches effectuées pour obtenir des commandes auprès de l'État, démarches à vocation « alimentaire », on peut penser que Jacques Guiaud n'était pas, à l'instar de certains de ses contemporains, un peintre spécialement « politisé ». Sa peinture, tant de paysage que d'histoire, ne porte ni observation à caractère social subversif ni message d'ordre politique provocant. Guiaud s'est tenu, à la différence par exemple d'un Grandville ou d'un Dantan⁴⁹, loin des querelles idéologiques et des actes militants. Son attitude est plutôt celle d'un conservateur tel qu'on pouvait l'être sous Louis-Philippe, adepte du juste milieu.

Pourtant, sa profonde admiration pour Grandville ne semble pas avoir souffert de cet antagonisme. L'Album Guiaud, conservé au musée Carnavalet⁵⁰, objet du même don que le Carnet, atteste « du regard mutuel »⁵¹ que se portaient les deux artistes.

« L'album de Guiaud est un composé, propre à l'album romantique dont une jolie reliure à plaque monogrammée J G⁵² [...] prouve assez qu'il se situe entre l'album mondain, l'album bourgeois et l'album-collection. [...] Il consiste en un remarquable ensemble de 164 dessins

⁴⁶ Citons par ex : *Le père est un enfant et l'enfant est un pair*, avec Grandville, chez Hauteceur (Bibl. nat. Département des estampes, inventaire du fonds français après 1800 par Jean Adhémar, Paris, 1955). Guiaud participera aussi à *L'Esprit des lois* en 1830.

⁴⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 316 et suiv.

⁴⁸ Datée de juin 1847, invitation à dîner au château de Vincennes par M^{re} le duc de Montpensier. Voir *infra* Correspondance, p. 350. Année de parution de l'album des Voyages de S.A.R M^{re} le duc de Montpensier. Album dessiné par M. de Sinety et lithographié par M. Bayot, Dauzats, Guiaud, Mayer et Sabatier. Le duc de Montpensier, déclaré altesse royale dès 1830, lorsque Louis-Philippe devient roi des Français, fut nommé commandant d'artillerie à Vincennes en septembre 1846.

⁴⁹ Lettres de Dantan aîné du 12 mars et du 27 août 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350 et 352.

⁵⁰ Numéro d'inventaire E. 1201 A 27.

⁵¹ *Grandville au Musée Carnavalet* : Ségolène Le Men, *L'Album Guiaud*, 1987, p. 5 et suivantes.

⁵² Cela correspond, selon Ségolène Le Men, non aux initiales de Jacques Guiaud mais à celles de Jean (Isidore Ignace) Grandville dont le nom patronymique d'origine était Gérard.



À gauche.
Barèges. Maison habitée par SAR le Duc de Montpensier.
Dessin de Jacques Guiaud, 1843.
Technique mixte, crayon et craie blanche sur papier bistre, H 11,7 x L 15 cm, localisée et datée en bas, n.s.
Collection particulière.

Ci-contre.
Mosquée de la princesse Helena à Brousse (Turquie d'Asie).
Lithographie de Jacques Guiaud d'après un dessin de Sinety.
H 30 x L 39 cm.
Extraite de *Voyage de S. A. R. Monseigneur le Duc de Montpensier. A Tunis, en Egypte, en Turquie et en Grèce.* Album. Paris, Arthus Bertrand.
Photo © Antique books prints and maps.

échelonnés sur toute la production de l'artiste depuis les œuvres de la période de Nancy jusqu'aux études pour *Les Fleurs animées*⁵³. [...]

« C'est l'album d'un ami peintre [...], avec ses portraits familiers, dont un portrait probable de Jacques Guiaud, petite aquarelle dont la minutie évoque les débuts de Grandville miniaturiste, [...] ses vues et ses croquis d'atelier, [...] c'est aussi l'album du collectionneur Guiaud qui représente un vaste échantillon » de l'activité de dessinateur de Grandville. Et c'est enfin l'album mondain alimenté par Grandville lui-même, proluxe donateur de ses dessins à ses amis qui, tels Guiaud, Gabriel Falempin, ou Edouard Charton les conservèrent "pieusement" ».

« Le principe de l'organisation [par Guiaud] de cet album n'est pas chronologique [...], les premières pages montrent des dessins de 1833-1834 et à leur suite des dessins de jeunesse de Nancy, période non connue de Guiaud. L'album s'interrompt brusquement sur une lettre à Guiaud⁵⁴, laissant vierges les dernières pages. »

Car à partir de 1846, déstabilisé par les deuils successifs de ses deux fils en 1838 et 1841, de sa femme Henriette en 1842 et de son troisième fils, Georges, en 1847, la santé de Grandville se détériore rapidement.

Clogenson, son ancien voisin de la rue des Saints-Pères, décrit l'artiste, vers la fin de sa vie, dans une importante étude publiée en 1853⁵⁵ :

« Grandville était petit, maigre, d'apparence presque chétive ; il avait les yeux d'une nuance assez difficile à dire - comme bruns -, le nez gros, la bouche moyenne, les lèvres fines et recouvertes d'une épaisse moustache. Sa physionomie où se peignait d'ordinaire une sorte de somnolence, ne savait rien cacher de ce qu'il éprouvait -, elle s'animait d'un feu soudain devant ce qui était beau ou quand il regardait ses

enfants... Quoiqu'il n'eût guère que quarante ans, ses cheveux grisonnaient ; on voyait que d'irréparables malheurs l'avaient frappé... Quoiqu'on remarquât toujours en lui une disposition naturelle à la mélancolie, il était d'une gaieté douce ; il ne riait pas, mais il souriait. »

Frappé d'une congestion cérébrale Jean Isidore Grandville est transféré le 10 mars 1847 à la Maison de santé de Vanves, il y meurt le 17, à 44 ans. Édouard Charton, dans sa notice nécrologique pour *L'Illustration*, le 27 mars suivant, décrivant les dernières études de Grandville pour *Les Etoiles* ajoute : « Plusieurs jours avant le délire qui a précédé la mort, Grandville, faisant allusion à ses études interrompues, disait avec un triste sourire à M. Guiaud son ami intime : "Croyez-moi, mon ami, je le sens, bientôt je pourrai étudier de plus près mes étoiles". »

Un ultime hommage public à cette amitié est rendu par la ville de Nancy lorsqu'elle confie à Jacques Guiaud le soin de choisir celui qui sculptera dans le marbre le buste posthume du nancéen. Guiaud se tourne alors vers son ami Antoine-Laurent Dantan⁵⁶ qui le réalise dès 1848. Guiaud suggère, peu après, de proposer aux édiles une statue en pied du même Grandville, mais l'année 1848 fut une année troublée et ce projet ne semble pas avoir eu de suite.

Outre cette « affinité élective » entre Guiaud et Grandville, viennent se renforcer d'année en année d'autres amitiés d'ateliers. Elles se traduisent par une forte et constante solidarité entre artistes de la même génération. Génération confrontée, au mitan des années 1830, aux

⁵³ *Les Fleurs animées* « constituent l'apogée des analogies entre les femmes et les fleurs. [...] Utilisant son talent à reconnaître une parenté de forme entre les objets les plus divers, Grandville transforme les pétales, les feuilles, les tiges, les étamines même des fleurs en robes et chapeaux dont s'habillent ses femmes-fleurs. » Cf. Getty, *op. cit.*, p. 362.
⁵⁴ Il se trouve que cette lettre de Grandville est en réalité une lettre adressée au père de Jacques Guiaud, le comédien, jointe à l'Album. Voir *supra* note n° 34.

⁵⁵ Cf. Getty, *op. cit.*, p. 414.

⁵⁶ Lettre du 12 mars 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350.

aléas de la vie politique et de l'évolution du goût artistique qui, tournant le dos au romantisme, se convertit à l'impressionnisme. Artistes confrontés, parfois dans le même temps, très durement, aux déboires de leur vie privée.

Ci-contre.
Venise, le Grand canal.
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
 H 24,5 x L 34,4 cm.
 Collection particulière.



Le rituel italien : Grand Tour

Les toiles exposées au premier Salon de 1831 évoquent la Normandie, Paris et la région parisienne mais le Salon suivant, en 1833, atteste l'expérience du Grand Tour.

Ce Grand Tour, en plus de quatre mois, de la mi-juin⁵⁷ à début novembre 1832, Jacques Guiaud le réalise avec son ami Justin Pierre Ouvrié⁵⁸. L'aquarelliste Eugène Latteux (...-1850) les rejoindra en cours de route.

C'est par une longue missive en date du 9 octobre 1832⁵⁹, adressée à Adrien Dauzats par Justin Ouvrié que nous avons connaissance du périple effectué :

« D'abord les admirables montagnes qui environnent Nice, Gènes et ses palais somptueux, ses riches églises ; les belles cathédrales gothiques de Pise et de Florence dont toutes les surfaces sont [recouvertes ?] des marbres les plus précieux ; [...] les magnifiques tableaux que contiennent les deux galeries de Florence et son Palais du Grand-Duc ; [...] les plus précieux ouvrages de Raphaël, du Corrège,

d'Andréa del Sarto, enfin, des artistes les plus célèbres. Sienne possède une délicieuse église gothique. La façade qui est en marbre de différentes couleurs est d'une finesse étonnante, l'intérieur n'est pas moins remarquable. La place du palais public est un superbe motif de tableau et la grande tour de ce tableau ressemble aux jolis minarets que vous avez dessinés au Caire et à Alexandrie, elle est très élevée, très élégante. »

Quinze jours à Rome à l'aller, « cette Rome que M. Horace Vernet nous a dit ne pas connaître, lui qui l'habite depuis 4 ans... ». Puis Naples et ses environs, le Vésuve jusqu'au sommet : « la lave nouvelle près de laquelle nous marchions était encore brûlante. » Retour par Rome à nouveau où ils rendent visite à Horace Vernet puis la route de Bologne, « extrêmement pittoresque surtout jusqu'à Ancône si on traverse les Apennins et les jolies villes de Narni, Terni, Spolète, et Macerata. [...] Cesena, Forlì, Rimini, Insola, pourraient fournir à un artiste de quoi travailler pendant un an. » Ferrare, et de là, en bateau à vapeur jusqu'à Venise « à chaque pas un motif de tableau d'une couleur délicieuse ; [...] à travailler pour dix ans. [...] » Dans dix jours au plus tard nous serons à Milan, nous ne nous y arrêterons que deux jours [...] nous voudrions aller de Milan à Dôle à pied. Je ne sais pas si nos forces nous le permettront ! La fièvre de Naples a laissé des traces, nous ne sommes pas très solides, mais il est possible que d'ici à ce temps la vigueur nous revienne ; je le désire bien, ainsi que Guiaud. »

Les Salons de 1833, 1834 et 1835⁶⁰ montrent, en conséquence, des peintures et aquarelles de Venise, Rome et Naples, de Padoue et de Vicence. Guiaud a pour cette terre d'Italie un tendre sentiment. Outre l'impact et le charme de la lumière, le paysagiste découvre dans ces régions, parcourues du nord au sud et d'ouest en est, la richesse fastueuse de l'architecture classique. Tout cela marquera profondément sa peinture et jusqu'à ses aquarelles et ses dessins. Au point qu'il sera très souvent recherché pour représenter avec virtuosité les compositions architecturales des tableaux de commandes, lors du Siècle de Paris en 1870 notamment.

⁵⁷ « Justin [Ouvrié] et Guiaud sont partis samedi 16 juin pour l'Italie ! Mes vœux pour leur prospérité et leur bonheur les accompagnent. Lettre du baron Taylor à Dauzats le 17 juin 1832. Fondation Taylor. Voir *infra* Correspondance, p. 318.

⁵⁸ Justin Ouvrié (1806-1879) fut l'un des très proches amis de Guiaud. « On ne s'explique pas comment [il] a été si longtemps méconnu. Il est non seulement un peintre délicieux, mais encore un grand artiste. Elève d'Abel de Pujol, de Châtillon et du baron Taylor, il conquit ses médailles au salon, où il exposa depuis 1830 jusqu'en 1873. Il a fait quelques tableaux de figure, mais il est surtout paysagiste ; il a installé son chevalet un peu partout où il y avait de beaux arbres, de curieuses constructions et de l'eau. Dans ses dessins, quand il fait un arbre, on songe à Rousseau ; quand il fait une vue panoramique, on se rappelle Dupré, quand il s'attaque à un bord de canal dominé par des constructions dont le soleil vient dorer les pierres, les briques ou les marbres, on évoque Bonington, mais qu'il s'agisse de dessins, d'aquarelles truculentes, de peintures ou d'une matière et d'une technique supérieures ce sont bien des œuvres d'Ouvrié que l'on a sous les yeux, des œuvres profondément originales. Son œuvre est considérable, surtout si l'on y joint toute la série des lithographies, qui le montrent aussi habile à faire parler la pierre qu'il fut expert à faire chanter les couleurs. » Expo-sition de tableaux des petits maîtres de l'Ecole de 1830, Paris, Galeries Georges-Petit, 1913. Service de documentation du Louvre.

⁵⁹ Fondation Taylor. Voir *infra* Correspondance, p. 321.

⁶⁰ Voir la liste des œuvres exposées aux Salons officiels sous l'article de D. Lobstein, p. 61 et suiv.



La phratrie Taylor

Parmi les fidèles de Jacques Guiaud, ceux qu'il côtoie tout au long de sa vie, citons⁶¹ Antoine Laurent Dantan⁶², (1798-1878), Adrien Dauzats (1804-1868), Oscar Gué (1809-1877), Auguste Mayer (1805-1890) et Justin Ouvrié (1806-1879), qu'il choisira comme parrain de son second fils Justin en 1841.

Si Oscar Gué et Dauzats sont l'un et l'autre, comme Guiaud et à peu d'années près, des élèves de Julien Michel Gué, Justin Ouvrié est, quant à lui, élève de Jean Isidore Taylor. Ils sont paysagistes, alors qu'Antoine Laurent Dantan est un statuaire de style académique, et Mayer un peintre de marine.

S'il y a fort à penser que Guiaud ait rencontré Oscar Gué comme Adrien Dauzats à l'atelier de Julien Michel Gué, c'est aussi grâce à son amitié avec Justin Ouvrié, lui-même très lié à Dauzats, qu'il entre dans la mouvance du baron Taylor (1789-1879), incontournable personnage des années 1830. Or, Julien Michel Gué avait présenté Adrien Dauzats à Taylor alors que celui-ci entreprenait dès 1820 de publier les fameux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*⁶³.

L'œuvre et la personnalité de Jean Isidore Taylor méritent d'être ici soulignés⁶⁴. Rien dans ses origines ou dans sa prime jeunesse ne laisse entrevoir une telle carrière. Certes, c'est un individu au caractère bien trempé, reconnu comme brillant, certes il s'intéresse à la littérature, aux arts graphiques, à l'archéologie, se passionne pour les beaux-arts en général et voyage assidûment, comme nombre de ses contemporains...

Lorsqu'en 1818, avec ses amis Charles Nodier (1780-1844) et Alphonse de Cailleux (1788-1876), il trouve en Normandie matière à imaginer et mettre en œuvre le projet d'édition des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. C'est pour cet homme de 29 ans le début d'une fulgurante carrière, assumée sur le plan politique par sa fidélité aux Bourbons teintée de fort libéralisme.

L'impressionnant ouvrage consiste dans un inventaire systématique de sites historiques architecturaux. Dix régions sont ainsi passées au crible. Une singulière et formidable machine est en marche, pour 58 ans d'existence ! Bien qu'inachevée, cette œuvre monumentale compte néanmoins 24 volumes et quelque 3 280 planches et vignettes lithographiées. Taylor, pour cette considérable entreprise, qui se prolonge jusqu'en 1878 rassemble et anime personnellement tout ce qui tient crayon de dessinateur, pointe sèche de lithographe ou plume d'homme de lettres. Soit une bonne centaine d'artistes et d'écrivains de talent.

Non content de mener à bien la réunion des documents nécessaires à cette publication hors norme Taylor réussit dans le même temps à fonder avec Pierre Alaux (frère du « Romain »), en réunissant de fortunés commanditaires, le célèbre Diorama de Daguerre et Bouton, bâtiment comportant une salle ronde où d'immenses tableaux de 22 m de long sur 14 m de haut étaient disposés autour d'un plancher pivotant. Les débuts du cinéma !

Auteur de pièces de théâtre, dans sa jeunesse élève peintre-décorateur du décorateur de l'Opéra, Degotti, il soutient Alaux dans la création du Panorama-Dramatique. Cet édifice n'eut à dire vrai qu'une courte existence pour des raisons en partie financières, Taylor devant se joindre à l'expédition militaire d'Espagne qui visait à restituer son trône au roi



À gauche.
Baron Taylor,
inspecteur des Beaux-Arts en 1838.
Huile sur toile de Federico de Madrazo y Kuntz.
H 61 x L 50 cm, n° inv. MV 5908.
Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon.
Photo © RMN (Château de Versailles) / Franck Raux.

⁶¹ Par ordre alphabétique.

⁶² Dit Dantan aîné.

⁶³ *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Charles Nodier, I. Taylor et Alphonse de Cailleux, Paris, Gide, 1820-1878 (par livraison). 24 vols. gr. in-fol.

⁶⁴ Selon *Le baron Taylor*, Juan Plazaola, Fondation Taylor, 1989.



Ci-dessus et page de gauche.
Portraits sérieux de Jean-Marie Oscar Gué, Adrien Dauzats, Justin Ouvrié
 Plâtres patinés terres cuites, ronde-bosse,
 par Jean-Pierre Dantan, dit le Jeune.
 H 20 cm, signés.
 Musée Carnavalet, Histoire de Paris.
 Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

À droite.
Ruines de l'Eglise de Beuzèr près Penmark. Bretagne.
 Lithographie de Jacques Guiaud
 d'après un dessin d'Auguste Mayer.
 Extrait des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Bretagne*, vol. 2.
 Nice, bibliothèque patrimoniale Romain-Gary.
 Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

⁶⁵ Justin Ouvrié à Dauzats, le 19 mai 1834 : « J'ai vu sur *Le Moniteur* à Remiremont les noms, sur la liste des artistes encouragés, celui de notre ami Mayer, de Guiaud, [...], enfin le mien, tu conçois le plaisir que cela m'a fait éprouver. » ; le 25 mars 1837 : « Les autres amis [...] Mayer, Guiaud et Oscar [Gué]... » ; le 17 avril 1837 : Nous n'avons encore rien vendu à l'exposition [...] ni Mayer, Guiaud, Oscar [Gué], ni moi. » Et plus loin : [...] Mayer désire aussi que je fasse des planches pour son voyage en Islande. [...] Guiaud et Oscar [Gué] en ont déjà fait. » ; le 23 mai 1837 : « Mille compliments je te prie à Mayer et Gué [Julien Michel], Oscar [Gué] et Guiaud ». Dauzats à Justin Ouvrié le 27 février 1836 : « Je reçois tout à la fois ta lettre, celle de Mayer et celle de Guiaud. [...] Oscar m'avait également écrit quelques jours plus tôt. » Voir *infra* Correspondance, p. 332.

⁶⁶ Lettre du 17 juin 1832, 3 missives d'août 1835, lettres du 29 janvier 1836 et du 8 juillet 1848. Fondation Taylor. Voir *infra* Correspondance, p. 318, 327, 328, 352.

⁶⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 334.

Ferdinand VII. Déjà rompu à l'exercice des *Voyages*, il revient de la péninsule ibérique avec un lourd bagage de croquis de monuments n'ayant pas grand-chose à voir avec son activité militaire.

Taylor accumule les missions du Gouvernement. Il est anobli en 1825 par Charles X et accepte (pour treize années d'administration) la charge de Commissaire Royal du Théâtre-Français. L'histoire du désormais baron Taylor reste, entre autres, liée à celle de l'obélisque de Louksor et aux ouvrages sur l'Égypte, mais son second grand œuvre après les *Voyages* consiste sans doute dans la constitution d'une section de peinture espagnole au Louvre. Car le voilà chargé entre 1831 et 1838 d'acheter ces tableaux. Cano, Murillo, Ribera, Greco, Velasquez, Zurbaran, Goya... 454 toiles que nous devons à la perspicacité, au talent de négociateur et au courage du baron Taylor. Si la liste civile du roi Louis-Philippe l'a permis financièrement, si la conjoncture en Espagne lui était favorable, il lui fallut pourtant faire preuve de toutes ces qualités pour mener à bien jusqu'à la logistique du retour, ce qui n'était pas le moins périlleux.

Fort de ces réussites, il devient en 1838 inspecteur des beaux-arts tout en restant un insatiable voyageur qui, inlassablement, fait bénéficier le public de ses découvertes. Cet homme exceptionnel, ce meneur d'hommes aux hautes exigences bouscule et harcèle autant qu'il estime et affectionne ses collaborateurs. Ses nombreuses missives en sont l'éloquent témoignage. Ce grand philanthrope créera, à partir de 1840, cinq associations de secours mutuel à l'attention des Artistes dramatiques ; Musiciens ; Artistes peintres, architectes, graveurs et dessinateurs ; Inventeurs et artistes industriels ; Membres de l'enseignement ; il apportera en outre son soutien à la Société des Gens de Lettres et à celle des Auteurs dramatiques et créera des loteries, des bals et des fêtes pour promouvoir les œuvres des créateurs et leur venir en aide. Il est aussi l'un des premiers à défendre le droit de propriété littéraire et artistique.

Taylor connut les honneurs, reçut nombre de distinctions. Taylor connut les détracteurs, eut des ennemis et subit durement lui aussi les aléas des changements politiques, au point de vendre d'importantes collections et sa magnifique bibliothèque. Curieusement oublié de nos contemporains, la renommée du baron Taylor dépassa pourtant les frontières et l'estime de ses concitoyens lui demeura acquise jusqu'au-delà de sa mort, le 6 septembre 1879.

M. de Chennevières (1820-1899), l'administrateur des Musées royaux, en un raccourci saisissant affirma que :

« Il fut tout : soldat, peintre, homme de lettres, dramaturge, administrateur de théâtre, inspecteur général des beaux-arts, collectionneur,



bibliophile, voyageur, diplomate, missionnaire d'art, archéologue, curieux en un mot de tout ce que l'esprit, et l'art, et la science, peuvent enfanter d'excellent, et enfin, et par-dessus tout, homme de patriotisme et de bienfaisance infatigable. »

Revenons aux *Voyages* pour constater qu'autour de Taylor et de son grand projet gravitent particulièrement quatre des compagnons de Guiaud. En premier lieu Dauzats qui a toute la confiance de Taylor, puis Justin Ouvrié, Oscar Gué, et Auguste Mayer. En 1833, Guiaud intègre cette sorte de phratrie qui saura résister à la dispersion géographique comme au passage du temps. La foisonnante correspondance⁶⁵ de Justin Ouvrié, les quelques lettres d'Auguste Mayer ou d'Adrien Dauzats que nous connaissons, présentent toutes des « formules » qui, bien au-delà de la simple amicale politesse dénotent dans leurs relations une authentique synergie. Le baron Taylor lui-même s'adressant à l'un ou l'autre d'entre eux cite et associe naturellement ces patronymes⁶⁶.

Le 19 octobre 1836, une lettre de Justin Ouvrié⁶⁷ fait part à Dauzats de son impatience à recommander Guiaud rapidement auprès de Taylor pour qu'il lui confie, à nouveau, « des lithographies pour son ouvrage ». Dans cette même lettre la situation difficile de Guiaud nous est relatée :

« Guiaud n'est pas content, sa position si intéressante ne s'améliore pas, les Salons de province n'ont pas été fructueux pour lui et cependant ses ouvrages étaient pour la plupart réellement remarquables



[...] cela me fait beaucoup de peine car c'est un homme que toutes ses bonnes qualités rendent bien cher à tous ceux qui comme moi sont à même de l'apprécier. »

De fait, à partir de 1833 et jusqu'en 1846, Guiaud produira treize planches et six encadrements lithographiés pour trois des régions : le Languedoc (1833 à 1838), puis la Picardie (1836 à 1847) et enfin la Bretagne (1843 à 1846).

Et lorsqu'en 1844 Taylor crée l'Association de secours mutuel des Artistes Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs et Dessinateurs, Guiaud est au nombre des membres fondateurs, tous nommés par Taylor. Y participent également Léon Cogniet, Guénepin⁶⁸, Mayer... Guiaud prend désormais activement part aux réunions du Comité et devient membre de diverses commissions (celle de la correspondance et celles de l'Exposition⁶⁹ en 1845 et 1846, celle de l'attribution de subsides aux veuves d'artistes...). Par la séance du 2 avril 1847, il est élu secrétaire du Comité⁷⁰.

Est-ce aux réunions de l'Association que Guiaud rencontre Antoine-Laurent Dantan pour la première fois ? C'est peu vraisemblable, mais les lettres connues adressées par le sculpteur à Jacques Guiaud s'échelonnent chaleureusement entre 1845 et 1859⁷¹, on pourrait éventuellement en déduire que l'année 1844 est déterminante puisque c'est aussi l'année où Guiaud peint l'inauguration de la statue de Duquesne, œuvre de Dantan.

D'autres manifestations d'une forte solidarité ne manquent pas d'apparaître à diverses occasions. Parmi elles, l'inauguration de la statue d'Henri IV, le 27 août 1843, à Pau, qui suscite un échange entre Dauzats et Ouvrié.

« J'ai écrit à Guiaud il y a quelques jours pour lui exprimer toute la joie que je ressens de lui voir faire le voyage des Pyrénées [...]. L'inauguration de la statue du Bonheur⁷² doit avoir lieu avec un certain éclat. Cette cérémonie pourra faire le sujet d'un tableau qui sera acheté par le Roi. Cela est presque sûr. Ensuite, ainsi que tu me le dis, ce sera peut-être un bon moyen pour notre ami de fixer l'attention du prince et d'obtenir sa protection »⁷³.

La lettre de Justin Ouvrié à Dauzats concernant cet épisode palois apporte une réponse aux inquiétudes de Dauzats. Ce dernier s'inquiétait : Justin Ouvrié envisageait-il de s'approprier le projet de Guiaud ? « Je n'ai jamais songé à faire un tableau du sujet que Guiaud va traiter. Je suis allé à Pau afin d'y faire une étude du château », lui rétorque Justin Ouvrié, dont on perçoit qu'il est offusqué de cette supposition. Preuve évidente que l'esprit qui anime la phratric Taylor dont nous avons parlé plus haut n'est pas un vain mot. Ces peintres ne se montrent pas concurrents, ils s'épaulent et font corps.

Mayer, peintre de marine apportera, par exemple, une aide technique à Guiaud pour la représentation d'une frégate⁷⁴.

« Quoique fait sur papier végétal ce n'est pas un calque que je t'envoie ; j'ai choisi ce papier pour que tu puisses reproduire le bâtiment tribord ou bâbord ! La frégate est représentée appareillant, le vent est dans la voile de l'avant et sur les voiles de l'arrière qui sont masquées comme quand un navire est en panne. Tu peux donc mettre la voile qui reçoit le vent en pleine lumière et les deux autres dans une ombre transparente ; voici la position des trois vergues... »

Et Dantan lui adressera une quinzaine de calques « pour des coiffures et des péplums »⁷⁵...

Chacun d'eux semble avoir le souci de la réussite de l'autre sans jamais se poser en rival. Cette préoccupation transparait à chaque ligne si l'on se reporte à l'ensemble de la correspondance réunie dans cet ouvrage.



Ci-contre.

Passage du Petit Saint-Bernard.

Dessin au crayon de Jacques Guiaud, mars 1850.
H 15 x L 10,5 cm, localisé b. g.
Collection particulière.

À gauche.

Bivouac à Saint-André-des-Alpes.

Crayon sur papier de Jacques Guiaud, mars 1850.

H 12 x L 19 cm, daté b. g., localisé b. dr., n. s.
Collection particulière.

⁶⁸ Il eut pour élève Georges François, le deuxième enfant de Jacques Guiaud.

⁶⁹ L'Association organise des "exhibitions" en marge du Salon, elles permettent de réunir les fonds nécessaires aux distributions de subsides et sont organisées boulevard Bonne-Nouvelle.

⁷⁰ *Le baron Taylor*, idem, p. 26.

⁷¹ Voir *infra* Correspondance, p. 346 et suiv.

⁷² Ainsi nommée en référence au culte héricien du premier des Bourbons, Henri IV, remis au goût du jour par le roi Louis-Philippe. Voir Mireille Lacave-Allemand, "Jacques Guiaud et la peinture d'histoire", p. 67 et suiv.

⁷³ Lettre de Justin Ouvrié à Dauzats du 27 juillet 1843. Voir *infra* Correspondance, p. 342.

⁷⁴ Lettre de Mayer du 27 janvier 1863. Voir *infra* Correspondance, p. 366.

⁷⁵ Lettre de Dantan aîné du 16 février 1859. Voir *infra* Correspondance, p. 362.



Ci-dessus.
Inauguration de la statue de Henri IV à Pau, 27 août 1843.
 Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1845.
 H 115 x L 146 cm.
 Dépôt du musée national du Château de Versailles,
 au musée des beaux-arts de Pau, 1964,
 n° Inv. MV 5126 ; INV 5247 ; LP 5938.
 Exposé au Salon de 1844.
 Photo © musée des beaux-arts de Pau.

De voyages en Salons

Le culte du Salon

Guiaud expose chaque année. Il est toujours sur les routes, en cela fidèle à l'esprit du temps et à ses maîtres, chargé de tout son attirail de peintre et dans les conditions rustiques de l'époque, à pied, à cheval, en diligence, en bateau... puis enfin, par le chemin de fer. Ses carnets de croquis livreront ainsi une esquisse de bivouac inconfortable à Saint-André-les-Alpes, la diligence au bord d'un chemin de montagne...

Seul ou accompagné de l'un ou l'autre de ses amis peintres, ses pas le mènent dans toutes les régions de France (jusqu'en Alsace l'année

même de son décès, en 1876), aussi bien que dans presque toute l'Europe de l'Ouest. Ce sont là lieux de destination choisis ou lieux occasionnellement traversés, toujours croqués au passage avec intérêt, finesse et sensibilité. Les environs de Paris, Bourg-la-Reine, Saint-Cloud, Fontainebleau, Samois, Senlis ; la Normandie, Rouen et Lisieux, sont ses proches excursions. Avant même son installation à Nice, il explore plus avant les Vosges, le Bas-Rhin, le midi de la France et les Alpes. Des Pyrénées et du Massif central il livre de belles aquarelles, notamment de la collégiale romane de Brioude et du marché qui se tient à ses portes. La Touraine et plus tardivement la Bretagne viennent enrichir ce catalogue.



Ci-contre.
Lisieux.
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
 H 21 x L 13 cm, n.s., n. d., n. t.
 Collection particulière.



À droite.
Église Saint-Julien et marché de Brioude.
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
 H 35,4 L 25,3 cm, n. s., n. d., titrée b. g.
 Collection particulière.

Ses paysages sont souvent construits autour d'un monument remarquable⁷⁶, un château féodal, une église importante ou une humble chapelle, un relief de vieille tour ou de ruine féodale dont il dégage une composition saisissante. Parfois aussi un escalier ou un moulin insolites, un imposant monastère, voire une maison ou une propriété qui pique sa curiosité.

À l'étranger jouent les mêmes attraits, sans parler de Venise et de l'Italie qu'il privilégiera toujours, (il y revient deux ans après son Grand Tour et nous donne de nouvelles vues de Naples dès 1855), les pays limitrophes de la France sont constamment représentés. La Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne de Majorque jusqu'à Malaga... Ce sont des villages et des villes de caractère, des lieux attachants dont on retrouve la trace élégante et précise dans ses carnets de dessins, ses aquarelles de tous formats et ses huiles, souvent doublées d'ailleurs de ses propres lithographies.

Pourra-t-on alors, à partir de cette constatation en déduire un « effet Taylor » ? Penser que Guiaud ayant travaillé assez jeune dans la mouvance du baron, a gardé inscrit profondément en lui, un esprit d'inventaire ?

En juillet 1833, Guiaud est sur les bords du Rhin avec, cette fois, Oscar Gué et son épouse. Justin Ouvrié envisage, lui aussi, de les rejoindre et de les accompagner au Tyrol et dans le royaume lombardo-vénitien⁷⁷.

Avec *Le château de Gieberg et celui de Saint-Ulrich à Ribeauvillé (Haut-Rhin)* et *Vue de Procida, golfe de Naples*, Guiaud obtient sa première médaille d'or en 1843.



En août de l'année suivante, Oscar Gué se rend en Belgique et « peut-être » en Hollande, Guiaud veut être du voyage mais « la question des fonds l'en empêche. Nous n'avons pas encore reçu l'argent de nos tableaux, se lamente Justin Ouvrié à Dauzats, ce retard est vraiment inconcevable, voilà trois mois qu'ils ne nous appartiennent plus ; il faut avouer que tout cela est bien mal arrangé ; il me semble qu'il serait facile de payer les artistes au moins un mois après la vente de leur production. »⁷⁸

Toujours est-il qu'en août 1835 Guiaud est à Bacharach, à nouveau sur les bords du Rhin, il cherche à retrouver Oscar Gué et le pittoresque François Auguste Biard⁷⁹ à Coblenz. Mais Oscar le lui déconseille⁸⁰, Biard se révélant être un piètre compagnon.



Ci-contre.

Château de Ribeauvillé (S' Ulrich), 1842.
Sanguine sur papier de Jacques Guiaud, 1842.

H 30 x L 23,5, titrée b. dr., datée b. g., n.s.
Collection particulière.

À gauche.

Château d'Heidelberg.

Plume sur papier de Jacques Guiaud, 1833.
H 14 x L 18,2 cm, titré et daté b. dr., n.s.
Collection particulière.

⁷⁶ Voir Mireille Lacave-Allemand, « Perspective, scénographie et paysage, Jacques Guiaud paysagiste », p. 149 et suiv.

⁷⁷ Justin Ouvrié, 26 juillet 1833. Voir *infra* Correspondance, p. 320.

⁷⁸ Lettre du 15 août 1834. Voir *infra* Correspondance, p. 326.

⁷⁹ « Le nom de M. Biard (1798-1882) - peintre de l'Ecole lyonnaise - n'éveille aucun nom de grand maître, son œuvre ne soulève aucune question d'esthétique. M. Biard se pose seul dans la peinture contemporaine, sans aïeux et vraisemblablement sans postérité. Grâce à un caractère à part, il s'est fait une place à part. Voyageur intrépide, les sources de son art sont ses voyages mêmes, et ces voyages sont ceux innombrables d'un explorateur participant le plus souvent à des expéditions scientifiques. Sa peinture est authentiquement ethnographique. » Documentation peinture, musée du Louvre. Dossier Biard.

« Biard entre 1845 et 52 était plus connu du public comme mari que comme peintre, les aventures de sa femme avec Victor Hugo défrayèrent la chronique. » J. Viville, « Les premiers peintres du département de la Marine, 1830-1848 ».

⁸⁰ Lettre d'Oscar Gué, 24 août 1835. Voir *infra* Correspondance, p. 329.



Ci-dessus.

Vue du beffroi de Bruges.

Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1839.

H 101 x L 81,5 cm.

Collection particulière.

Photo © galerie Brugart.

Ci-contre.

Vue de Bruges.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1841.

H 35 x L 26 cm, localisée bas g.

Collection particulière.

À droite.

Vue du Pas Bayard.

Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 1836.

H 19 x L 24 cm, titré et daté.

Collection particulière.

⁸¹ Voir deux lettres de Gustave D. à Jacques Guiaud en mai 1834 et le 12 septembre 1835. Voir *infra* Correspondance, p. 324 et 330.

⁸² Le roi Léopold I^{er} avait coutume d'acheter des dessins et aquarelles de vues qu'il appréciait. Il les conservait dans des albums qu'il consultait le soir avec la reine Louise sa seconde épouse. Les dessins du XIX^e siècle n'ont jamais été repris dans les inventaires royaux. Ce n'est qu'à partir de Léopold II que l'on a commencé à répertorier les dessins et aquarelles (Gracieuse information du Service de communication de la conservation des collections de Sa Majesté. Bruxelles 2012).

⁸³ Lettre de Gustave D. du 12 septembre 1835. Voir *infra* Correspondance, p. 330.

⁸⁴ Lettre de Justin Ouvrié de 1836. Voir *infra* Correspondance, p. 337.

⁸⁵ Lettre de Justin Ouvrié du 25 mars 1837. Voir *infra* Correspondance, p. 339.

Dès septembre 1835 il prépare donc un séjour à Bruges, aidé en cela par son ami Gustave D.⁸¹, auteur dramatique bruxellois, qui, non seulement lui confirme prosaïquement l'arrivée sur place de ses pantalons mais aussi le tient au courant de la vente de ses dessins :

« Je t'ai promis de t'avertir du résultat concernant tes dessins aussitôt qu'il me serait connu [...]. Le Roi est resté à Ostende jusqu'à présent ce qui fait qu'on n'a pu lui proposer plus tôt l'affaire, enfin elle est terminée, Monsieur Léopold prend le dessin⁸², je t'en apporterais le prix à moins que tu ne le destines à des achats à faire dans ce pays. »

Gustave D. évoque également une lithographie relative à la ville italienne de Trente :



« Ta lithographie est bien venue, j'en ai quelques exemplaires que je t'apporterai. J'ai mis un peu de texte sur Trente et sur toi, ton dernier Salon, j'ai promis que tu enverrai [sic] au nôtre. »⁸³

La grande rue d'Innsbruck [sic] au salon de 1835 prendra, pour y rester, le chemin du château de Fontainebleau. La *Vue d'une des tours du château d'Heidelberg* sera à nouveau présente à l'exposition des Amis des Arts de Valenciennes quelques mois plus tard.

L'année d'après, La *Vue du Pas-Bayard*, en Belgique, entre dans les collections royales du Louvre ; le roi lui en donne 1000 F, ce qui au dire⁸⁴ de Justin Ouvrié est très bien payé « puisque cette somme est égale à celle qu'il a obtenue l'année passée pour sa grande vue de la Place d'Innsbruck. Très probablement on ne lui aurait pas, par cette raison, donné davantage pour la grande rue d'Anvers. Il y a augmentation [...] pour lui. »

Au Salon de 1837, « Guiaud a dans la troisième travée à gauche un joli tableau représentant un canal en Belgique, on le voit bien. Une vue de Naples près du phare est moins heureusement éclairée⁸⁵. » Guiaud n'hésite d'ailleurs pas à retourner sur des lieux dont il n'a pas eu le temps d'épuiser tous les charmes. On le retrouve ainsi plusieurs années de suite en Flandre.

Sa *Vue intérieure de Bruges*, en 1839, prise à l'arrière du pont de Népomucène en direction du beffroi, intéresse particulièrement aujourd'hui les historiens et les collectionneurs. Il semble en effet qu'il existe peu



de représentations picturales de ce lieu qui montre, aujourd'hui encore, la même exacte configuration. Ce beau tableau, chaleureux de ton et riche du goût talentueux de l'artiste pour les vues urbaines aux détails incisifs a fait, en 2005, l'objet d'une vente par la galerie Brugart⁸⁶, il a été acquis par une association brugeaise.

Parallèlement Guiaud développe son goût pour la lithographie, un recueil intitulé *Promenade dans les Vosges*⁸⁷, est édité à Paris par l'imprimeur Thierry Frères⁸⁸ en 1838, œuvre dont on a, à ce jour, perdu toute trace.

C'est vers 1836 que les plus fins observateurs font allusion à une présence plus régulière de Guiaud à Paris. Il se rapproche d'une jeune personne du nom de Louise Eléonore Tremery.

« Ainsi que tu le pensais, Guiaud n'est plus garçon et ferait les doux yeux il y a déjà plus d'un mois. Il paraît enchanté de la nouvelle solution. Dieu veuille que cela se prolonge jusqu'à Vitam eternam [sic]. Il le souhaite de grand cœur. »⁸⁹

C'est ainsi que le 12 avril 1836⁹⁰, à l'âge de vingt-six ans, Jacques Guiaud domicilié chez ses parents, 92, rue de Richelieu, épouse Louise Eléonore Tremery⁹¹, âgée de vingt-huit ans, fille d'un graveur sur métaux du passage Colbert dont il aura cinq enfants⁹².

18

Ce changement d'état-civil ne limite en rien ses pérégrinations et les œuvres des années suivantes attestent son passage dans la Meuse, la Flandre, les bords du Rhin, le Tyrol ou l'Allemagne. Et c'est avec *Le château de saint-Ulrich à Ribeauvillé (Haut-Rhin)* et *Vue de Procida (golfe de Naples)*, qu'il obtient sa seconde médaille, de deuxième classe cette fois.



Les Salons de province

Aussi fidèle au Salon officiel de Paris (qu'il pratiquera trente-quatre fois) qu'aux salons de province, Guiaud entreprend aussi dès 1833 d'envoyer ses œuvres aux diverses Sociétés des Amis des Arts de province ou dans d'autres manifestations comme les Salons des beaux-arts. Il y expose⁹³ ses huiles, ses aquarelles, en général des œuvres présentées aux Salons de Paris et qui n'ont pas été achetées, celles qui n'ont pu y avoir accès (l'absence de jury d'admission facilitant ici la participation des artistes) ou encore, celles qu'il n'a pas décidé d'y montrer, susceptibles de séduire plus évidemment un public régional. Peut-on parler d'une sorte de recyclage des invendus ?

Jean-Paul Pouillon dans son étude⁹⁴ « Sociétés d'artistes et institutions officielles dans la seconde moitié du XIX^e siècle » présente La Société des amis des Arts, comme la plus ancienne et la plus prestigieuse des sociétés d'amateurs.

« Fondée, en mars 1790, par Charles de Wailly, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, elle a pour but d'encourager les artistes et fonctionne par souscription, avec achats et loteries lors des expositions annuelles [...].

Pourtant, dans les années 1850, on s'accorde à dire que cette Société est en décadence : le volume des affaires qu'elle traite, toujours modeste au demeurant, est en diminution : 11 330 F d'achats en 1846, 6 790 F en 1885 pour une moyenne de vingt-cinq objets, ce qui est évidemment fort peu en face de la masse du Salon.

[...] Depuis que le gouvernement a pris en main la protection des beaux-arts à Paris, depuis qu'il s'est fait organisateur d'expositions, acheteur de tableaux, distributeur de récompenses, initiateur du public aux jouissances du beau, il n'a plus laissé rien à faire.



En bas à gauche.

Château Bayard près de Pont-Chartrat (Isère).

Technique mixte, plume, crayon et craie blanche sur papier par Jacques Guiaud.
H 26 x L 35 cm, n. s., n. t., n. d.
Collection particulière.

En bas ci-contre.

Château Bayard près de Pont-Chartrat (Isère).

Technique mixte, plume, crayon et craie blanche sur papier par Jacques Guiaud.
H 30,5 x L 45,5 cm, n. s., n. t., n. d.
Collection particulière.

⁸⁶ Burgstraat 4, 8000 Bruges, Belgique.

⁸⁷ Cité notamment dans le *Allgemeines Lexikon* de Thieme et Becker, 1922, vol. XV sous Guiaud Jacques, p. 264 et 265.

⁸⁸ Thierry Frères, imprimeur, lithographie, 1, cité Bergère, Paris 1^{er}.

⁸⁹ Lettre de Justin Ouvrié à Adrien Dauzats (1836 ?) Voir *infra* Correspondance, p. 336.

⁹⁰ Voir Annexe documents, p. 408.

⁹¹ Voir Annexe documents, p. 409.

⁹² Joséphine Eléonore Comalie, née le 7 février 1837 à Paris, décédée le 1^{er} mars 1924 à Bessé-sur-Braye (Sarthe).

Georges François, né le 16 janvier 1840 à Paris, décédé le 21 février 1887 à Paris.

Edmond Justin, né le 11 décembre 1841 à Paris, décédé le 7 décembre 1926 à Saint-Sulpice (Mayenne).

Marie-Clémentine, née le 12 mars 1844 à Paris, décédée le 28 octobre 1931 à Saint-Sulpice (Mayenne).

Jeanne, née le 25 octobre 1850 à Nice, décédée le 8 septembre 1866 à Fontainebleau.

Voir arbre généalogique p. 407.

⁹³ Voir *infra* p. 61 et suiv.

⁹⁴ Jean-Paul Pouillon, « Les sociétés d'artistes et institutions officielles de la seconde moitié du XIX^e siècle », *Romantisme*, 1984 n° 54, p. 89. Musée d'Orsay, service de la documentation. « Les sociétés d'artistes, Généralités ».

À droite.
Prise de l'île de Malte (13 juin 1798).
 Huile sur toile de Jacques Guiaud, d'après
 Giuseppe Pietro Bagetti.
 Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon,
 n° inv. 1850.1371 (Constans 1980, n° 2311).
 Photo © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) /
 Gérard Blot.

Ci-contre.
Vue d'Anvers.
 Huile sur toile de Jacques Guiaud.
 H 163 x L 122,5 cm, signée et datée b. g.
 Amiens, musée de Picardie, n° inv. M.M. 36.
 État actuel de l'œuvre.
 Photo © musée de Picardie/ Gauthier Gillmann.

Ce type de société, en rivalité avec le gouvernement, n'a donc de véritable avenir qu'en province où l'on voit s'en fonder dans les années 1830 qui connaîtront un important développement après 1850. »

C'est à Douai, en 1833, qu'il se présente la première fois avec trois aquarelles (paysages normands et environs de Paris), là où, dans le même temps, son maître, Léon Cogniet, expose son fameux *Massacre des Innocents*. Deux de ces œuvres sont ici acquises par la Société des Amis des Arts et gagnées, à l'issue de la loterie traditionnelle, par deux affiliés. Au fil des ans, la réputation de Guiaud (qui obtient à Rouen, Douai, Cambrai, Arras, Boulogne-sur-mer ou dans la Somme... des médailles, des diplômes d'honneur, des récompenses ou des encouragements⁹⁵) se conforte auprès des amateurs d'art de plusieurs cités, particulièrement du Nord et de l'Est de la France.



Les Salons étrangers

La lettre évoquée plus haut, à l'occasion de l'achat par Léopold I^{er} d'un dessin de Guiaud, laisse supposer que Guiaud avait déjà exposé certaines de ses œuvres en Belgique. Gustave D. l'y encourageait. Guiaud sera effectivement au Salon de Bruxelles en 1836. Il y expose une *Vue d'Anvers* et une *Vue de Baden-Baden*. Louis Alvin dans son compte rendu du Salon⁹⁶ estime que

« la vue d'Anvers de M. Guiaud, à part quelques infidélités que nous lui avons remarquées, est un fort bon ouvrage. Nous avons été très satisfaits de la manière dont il a rendu les maisons si jolies, qui cachent la cathédrale d'Anvers, dont il a habilement exécuté la haute flèche, quoique nous la trouvions un peu sombre.

La Vue de Baden-Baden [...] nous a paru reproduire le site avec vérité ; mais c'est le site qui ne nous plaît pas. Du reste M. Guiaud est dans une bonne voie, il a une touche ferme et large, unie à un dessin correct. »

Plus tardivement, il participera à deux reprises, en 1865 et en 1871 à l'Exposition nationale et triennale de Gand⁹⁷. Il apparaît aussi au Palais de verre de Munich en 1869 et à l'Exposition universelle de Vienne en 1873⁹⁸.



Les premières commandes officielles ou l'hommage aux grands hommes du passé⁹⁹

Jacques Guiaud a acquis, grâce aux Salons, une réputation parmi ses pairs. Admis à l'exposition officielle et y ayant subi l'épreuve du « suffrage populaire », selon l'expression de David d'Angers, il est désormais en mesure de recevoir des commandes de l'État, alors pourvoyeur « d'aide, de travail et de reconnaissance. », et il y compte bien ! « Recevoir une commande officielle était le véritable succès, le système d'encouragement à l'art contemporain étant très hiérarchisé, depuis l'attribution d'une médaille, jusqu'à l'œuvre commandée, en particulier celle destinée à orner un lieu public, ce qui était la véritable consécration. »¹⁰⁰

Ses espoirs ne sont donc pas déçus quand il obtient, en 1834, sa première commande à caractère historique : sept toiles destinées à décorer, à la gloire de Napoléon, la galerie qui lui est dédiée dans l'aile du Midi du château de Versailles. Trois d'entre elles devront être des copies de J. Bagetti¹⁰¹ et une d'A. Roehn¹⁰². Chacun de ces tondos se trouve ensermé dans des panneaux décoratifs peints par Jean Alaux¹⁰³ (1786-1864). La rigueur heuristique de l'ouvrage ne laisse en rien à désirer : « Alphonse

⁹⁵ Voir *infra* Correspondance.

⁹⁶ Louis Alvin, *Compte rendu du Salon d'Exposition de Bruxelles*, J. P. Meline, 1836, Grand Sablon n° 11.

⁹⁷ Catalogue de la XXVI^e Exposition : Notices sur les tableaux et objets d'art exposés au Palais de l'université, publié en 1865 à Gand par Vanderhaegen ; Catalogue de la XXVIII^e exposition : Numéros et prix. Notice sur les tableaux et objets d'art exposés au Casino, publiés en 1871 par Vanderhaegen.

⁹⁸ Thieme et Becker Lexicon, 1922, vol. XV, p. 264-265, sous Guiaud.

⁹⁹ Voir *infra* M. Lacave-Allemand, p. 67 et suiv.

¹⁰⁰ M. C. Chaudonneret, *L'État et les artistes. De la Restauration à la Monarchie de Juillet 1815-1833*, Flammarion 1999, p. 149.

¹⁰¹ Peintre piémontais (1764-1831). « La campagne d'Italie menée par le jeune général en chef Bonaparte fut immortalisée par des artistes du corps des ingénieurs géographes. À partir de 1796, les dessins et aquarelles furent réalisés sur les sites des batailles. Giuseppe Pietro Bagetti, y apporta sa contribution. [...] Il se met au service de la France après la conquête du Piémont en 1798 et Clarke, ministre de la Guerre, le charge de peindre les victoires de l'armée française. » Alain Chevalier, *Les paysages de la liberté, La campagne d'Italie*, Catalogue d'exposition, Département de l'Isère éditeur, 1/1997.

¹⁰² Peintre français (1780-1876).

¹⁰³ Né à Bordeaux, Jean Alaux « est surtout connu en raison de la prédilection que le roi Louis-Philippe montrait pour ses œuvres. Lorsque le roi transforme le château de Versailles en musée des Gloires nationales et que presque tous les peintres français de cette époque eurent à exécuter des peintures de batailles, Alaux fut comblé de commandes. Il peignit plus de cent tableaux pour Versailles. Il a de plus restauré quelques salles du château de Fontainebleau et orné de peintures décoratives la Grande Coupole du palais du Sénat. Dans tous ces tableaux, il se révèle comme un peintre sans individualité bien définie, froid académicien, et sans qualités picturales bien remarquables ». Thieme et Becker, 1907, p. 169. Il dirige la Villa Médicis de 1846 à 1852.



Ci-contre.

Le retour des cendres de l'Empereur Napoléon I^{er}, passage du cortège place de la Concorde le 15 décembre 1840.

Huile sur toile de Jacques Guiaud.

H 81 x L 165 cm.

Ancienne collection du prince de Joinville. Coll. part. Photo © Sotheby's.

Cailleux, alors directeur des musées de Louis-Philippe, soucieux d'exactitude, suivit de près l'élaboration des peintures et fit faire des recherches. Ainsi, alors qu'avait été commandée en 1834 à Jacques Guiaud, pour les salles de l'Empire, la *Prise de Malte en 1798*, il demanda des renseignements précis au ministère de la Guerre. »¹⁰⁴

L'épopée du retour des cendres de Napoléon par le prince de Joinville¹⁰⁵, le 15 décembre 1840, lui fournit l'occasion de réaliser personnellement une œuvre historique. Une toile de grande dimension figure au salon de 1841 sous le titre *Translation des restes de l'empereur Napoléon*, et l'on dira de Guiaud qu'il y a « déployé plus de verve qu'il n'était permis d'exiger [...] eu égard au peu de temps écoulé entre la cérémonie du 15 décembre et l'ouverture du Salon »¹⁰⁶. Elle est achetée par le roi Louis-Philippe « pour prendre place, à Versailles, dans le tout nouveau musée dédié "à toutes les gloires de France" inauguré en 1837. [...] Elle représente le passage du cortège place de la Concorde réaménagée depuis peu. »¹⁰⁷ Une réplique au format sensiblement¹⁰⁸ moins important, commandée par le Prince de Joinville lui-même, figurait dans ses collections, longtemps conservée au Château de

Chambord dans l'attente du règlement de la succession litigieuse du comte de Paris. Elle a été vendue en 2015¹⁰⁹ par Sotheby's lors de la vente *d'importants tableaux, dessins, meubles et souvenirs historiques appartenant à la famille de France*.

Quelques années plus tard, on inaugure à Pau, le 27 août 1843, la statue d'Henri IV par le sculpteur Raggi. Guiaud se rend sur place et se fait le témoin de cette journée officiellement festive. Quoiqu'Eugène Deveria¹¹⁰ (1808-1865) ait, de son côté, reçu commande officielle du même sujet, ce tableau sera exposé au Salon de 1844¹¹¹ et acheté par le roi comme le prévoyait le perspicace Justin Ouvrié.

Guiaud tire parti de l'opportunité de ces manifestations d'homages aux grands hommes du passé. Il est à Dieppe le 22 septembre de cette même année 1844. Il accompagne son ami le sculpteur Dantan aîné à l'inauguration de la statue d'Abraham Duquesne (1520-1565) dont il est l'auteur. Le tableau de Guiaud qui immortalise ce moment, présenté au Salon de 1845 sera plus tard acheté par la ville de Dieppe en 1902 pour compléter les collections du musée¹¹².

¹⁰⁴ Le général directeur du département de la Guerre et au ministère de la Guerre à Cailleux, sous-directeur des musées, 19 mars 1835, arch. Louvre V 215C. Le général Bardin à Cailleux, 30 juin 1835, arch. Louvre V2.

¹⁰⁵ Le prince François Ferdinand d'Orléans, prince de Joinville était le troisième fils de Louis-Philippe.

¹⁰⁶ *L'art en Province*, 6^e vol., 6^e année, 1841, p. 56.

¹⁰⁷ Jérémie Benoît, « Le retour des cendres de Napoléon », L'histoire par l'Image. www.histoire-image.org/.../étude concernant les œuvres conservées au musée de Versailles relatives à cet épisode historique : « Très exactes en tant que représentation historiques, ces œuvres se ressentent cependant de leur caractère officiel. Toute dimension cultuelle en est absente [...] il s'agissait pour le roi des Français de faire perdurer son régime en gagnant l'opinion populaire par le biais de l'Empereur, mais surtout de faire entrer celui-ci dans l'Histoire par l'intermédiaire du musée de Versailles. »

¹⁰⁸ Huile sur toile 81cm de hauteur x 165cm de longueur (porte au dos, sur le châssis, la marque au fer FO couronné. FO pour François d'Orléans. A fait le bonheur d'un acheteur non européen pour la somme de 62 500 €. (Le tableau du musée de Versailles a pour dimensions 105 cm x 217 cm).

¹⁰⁹ Vente des 29 et 30 septembre 2015 (PF 1531) intitulée : « Une collection pour l'histoire ».

¹¹⁰ « Enfant gâté du romantisme, célèbre à vingt-deux ans grâce au tableau, qui reste son chef-d'œuvre, la *Naissance d'Henry IV*, Eugène Deveria fait figure de grand peintre avorté, cherchant vainement tout au long de sa carrière à retrouver l'éclat de son premier succès. » G. Brunel, *Les années romantiques*, p. 376.

¹¹¹ Ce tableau se trouve aujourd'hui au musée des beaux-arts de Pau.

¹¹² Château musée de Dieppe.

Ci-contre.
Funérailles de l'Empereur Napoléon, le cortège débouche sur la place de la Concorde le 15 décembre 1840 (détail).
 Huile sur toile de Jacques Guiaud.
 H 105 x L 217 cm.
 Versailles, musée d'histoire de Versailles,
 n° d'inventaire MV 5125 INV 5246, LP 4742
 (Constans 1980, n° 2315).
 Photo © Château de Versailles, France/ Giraudon/
 The Bridgeman Art Library.



À droite.
Carte murale du château de Vincennes (détail).
 Galerie des Cerfs, château de Fontainebleau.
 Photo © RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Gérard Blot.

Cette veine historique a l'heur de lui réussir, Guiaud en ce mois de septembre produit également deux vues de l'extérieur et une vue de l'intérieur de la tente du fils de l'«empereur du Maroc», exposée au jardin des Tuileries comme prise de guerre, après la Bataille d'Isly¹¹³. Ces trois compositions, élégamment présentées dans le même encadrement au salon de 1845, sont, elles aussi, achetées pour les collections de Versailles¹¹⁴. Deux toiles individualisées, vraisemblablement préparatoires, figurent aussi dans les collections du musée Carnavalet¹¹⁵.

La restauration de la Galerie des cerfs dont il sera chargé plus tard à Fontainebleau lui donnera l'occasion de poursuivre dans cette veine et certains événements vécus directement, telle la guerre de 1870, feront de lui un véritable peintre d'histoire.

Guiaud a-t-il des inquiétudes pour la santé de Louise Eléonore son épouse ? Il expose au Salon de 1847 puis décide de passer la belle saison à Nice avec ses quatre enfants, apparemment sans intention d'y demeurer très longtemps puisqu'il part sans véritablement déménager.

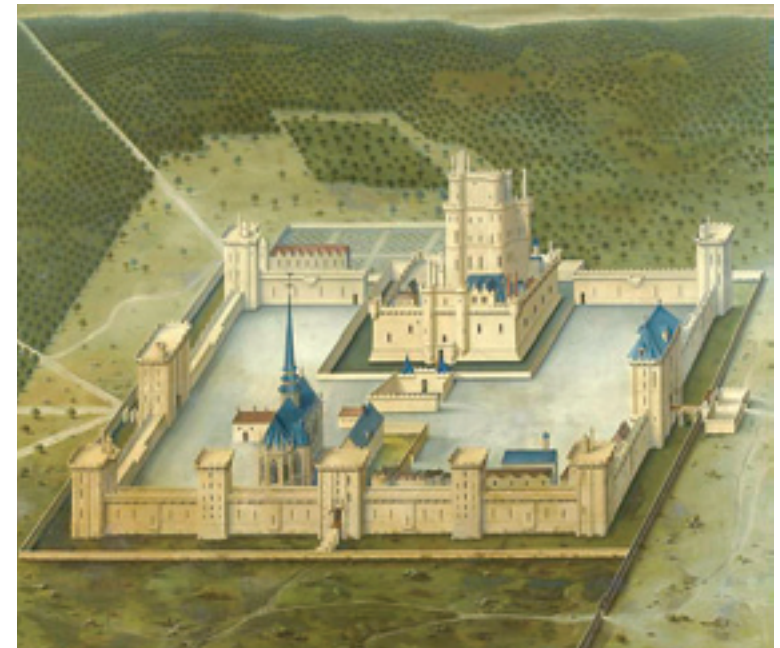
Il y réside cependant encore en mars 1848 et c'est auprès de Dantan aîné qu'il prend conseil pour savoir que décider : rentrer à Paris ou demeurer à Nice. Malgré une formulation nuancée, la réponse de Dantan est sans ambiguïté :

« Je suis fort embarrassé pour te donner un conseil sur ce que tu dois faire, le plus sage selon moi est d'attendre les événements où tu es car je te trouve plus heureux d'être là qu'ou [sic] nous sommes, ton déplacement me semble une affaire très dispendieuse et tu sais que pierre qui roule n'amasse pas de mousse, tâche de la faire dans le pays que tu habites... »

Il n'omet pas, en outre, d'ajouter que la position des artistes n'est pas brillante en ces temps de Révolution : « Nous sommes dans une panique générale »¹¹⁶, conclue son vieil ami Dantan aîné.

Guiaud a donc peu de raisons de souhaiter quitter Nice. Il y résidera plus de treize ans. Nice lui offrira l'occasion de renouer avec certaines personnalités parisiennes, tels Paul Delaroche (1797-1856) ou Alphonse Karr (1808-1890).

C'est à nouveau à Paris, en 1861 à son retour, qu'il tissera des liens plus étroits avec Camille Bernier (1823-1902), grâce à ses déplacements en Bretagne et Alfred Decaen (1820-1902)¹¹⁷, lors du siège de Paris en 1870.



¹¹³ Au Maroc où s'est illustré le maréchal Bugeaud.

¹¹⁴ Musée de Versailles, Catalogue Claire Constans, sous Guiaud, p. 447-448.

¹¹⁵ Sous les références P1313-E.10228 (*Intérieur de la tente de Sidi-Mohammed-Ben Abd-el-Rahman* – Huile sur bois) et I.E.D.3714-E.10499 (*Vue extérieure...* – Lavis de Sépia). Dons de Justin Guiaud en 1920.

¹¹⁶ Lettre de Dantan du 12 mars 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350.

¹¹⁷ Référence Bellier de la Chevignerie et Joconde.



3 - Les années niçoises 1847-1861

En mars 1848, Paris est en pleine Révolution. À l'idée d'y retourner, un sentiment d'insécurité doit prévaloir chez Guiaud. Tant l'état de santé qu'on pressent aléatoire de son épouse et sa famille de quatre enfants ne le prédisposent pas à prendre des risques. Qui plus est, sa situation financière, dont il imagine alors qu'elle peut devenir, à Nice, confortable, n'en serait pas nécessairement améliorée.

Les temps ont changé, Philippe Auguste Jeanron, qui vient d'être nommé, par le gouvernement provisoire, directeur des Musées nationaux, « en appelle à la "régénération" de l'art après une période de "décadence" ». Selon lui, les rois auraient assujéti la création artistique et seul un gouvernement républicain serait capable de favoriser l'art vivant »¹¹⁸. Guiaud qui a travaillé pour la monarchie ne peut guère escompter de nouvelles commandes.

Une nouvelle page de sa vie d'artiste s'écrit pour Jacques Guiaud sur la Riviera.

Le goût de Nice

Bien qu'en villégiature à Nice depuis une année, Guiaud est resté domicilié à Paris chez son ami Adrien Dauzats. Il expose encore au Salon de 1848 des vues de Naples¹¹⁹ et de la Meuse¹²⁰, ce qui laisse supposer qu'il n'a pas produit sur place en 1848, non plus qu'en 1849, de nouvelle œuvre importante. Durant ces deux années, qu'on qualifiera d'installation, sans doute ne s'est-il pas non plus fait réellement connaître du milieu artistique niçois.

Tombé sous le charme de l'Italie dès 1832, lors de son Grand Tour, il va s'attacher de jour en jour au territoire du Piémont. Sa palette de peintre y vibre et s'éclaire sans trêve de couleurs claires, délicates et chatoyantes. Peut-être aussi retrouve-t-il, ici, cette effervescence un tantinet parisienne subjuguée par les arts graphiques, la musique et le théâtre.

Guiaud est néanmoins une personnalité discrète, il va lui falloir se faire connaître et admettre, en tant qu'artiste, par cette société particulièrement huppée. Elle compte déjà nombre de peintres, dessinateurs et lithographes de qualité, préalablement installés, attirés là par la présence d'une opulente clientèle.

Ses talents d'aquarelliste se prêtent avec brio à cet exercice et, sans renoncer aux grandes huiles qui ont fait déjà sa renommée, il s'oriente

vers une peinture plus accessible à des particuliers, connaisseurs exigeants, collectionneurs ou, essentiellement, hivernants friands de paysages de petits formats. Ces souvenirs aisément transportables, dont l'accrochage dans les demeures privées gratifiait leurs propriétaires d'un zeste de culture et de distinction, correspondit vite et durablement à l'engouement du moment.

Nice, dès les années 1820, jouissait déjà d'une réputation idyllique. Celle-ci ne fit que croître au cours des décennies suivantes. Son climat, son appartenance à la Maison de Savoie, sa situation géographique qui la faisait presque italienne constituaient (jusqu'à son annexion à la France en 1860) des raisons objectives à cet enthousiasme.

Des raisons plus subjectives venaient s'y ajouter. Cette ville méditerranéenne était devenue rapidement l'une des stations balnéaires les plus prisées des hivernants britanniques, elle avait acquis d'année en année un caractère plus cosmopolite encore grâce à la présence, notamment, des Français et des Allemands. Jusqu'aux Slaves qui y tiennent une place particulière à partir de 1858 du fait d'Alexandra Feodorovna : la veuve du tsar Nicolas I^{er}, mère d'Alexandre II, vient s'y installer, au quartier du Piol.

« Depuis quelques jours le journalisme et le public piémontais ne s'occupent que de notre ville [...] Nice fait fureur... [...] Ce n'est ni par intérêt, ni par intention de réparer... les torts... C'est tout simplement que notre ville est à la mode depuis qu'on sait que l'impératrice douairière de Russie doit y passer l'hiver et qu'il est probable qu'une pléiade de souverains y viendra pour rendre hommage à l'illustre visiteuse. »¹²¹

Cette colonie étrangère était vraiment très diverse, d'origine citadine et d'un niveau social élevé. La presse nationale et internationale s'en faisait le témoin, pressée de rendre compte de la richesse du rayonnement de cette vie mondaine si attractive. Le faubourg de la Croix-de-Marbre en resta, de longue date, la vitrine séduisante. « Ces villégiateurs, on ne les appelait pas encore touristes, mais "nos hôtes" ou "les visiteurs" ou tout simplement "les Anglais", même s'ils étaient Ecossais, Américains ou encore de toute autre nationalité¹²². »

Outre la présence de ces « villégiateurs », l'afflux constant de voyageurs de passage renforçait d'un trait particulier l'originalité de la vie niçoise.

Jacques Guiaud demeure d'abord Maison Magnan, ancienne route de France. Il rapatrie, petit à petit, à peu près tout de ce qu'il a mis en dépôt, avant de partir, chez Dantan aîné¹²³. Ses pastels, ses crayons et un étui à violon - sans doute pour sa fille aînée, Coralie, qui manifeste de vraies dispositions pour la musique. Des toiles, des chevalets, des gravures, des

Page de gauche.

Nice depuis les Ponchettes.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1848.

H 12,5 x 20,5 cm, signée et datée bas droite.

Nice, collection particulière.

Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

¹¹⁸ M. C. Chaudonneret, *L'Etat et les artistes*, Flammarion 1999, p. 8.

¹¹⁹ *Vue du château de l'auf à Naples.*

¹²⁰ *Vue du château Bayard.*

¹²¹ *L'Avenir de Nice*, 2 novembre 1856, cité par Marc Boyer in *L'Hiver dans le Midi : L'Invention de la côte d'Azur XVIII^e-XIX^e siècle*, L'Harmattan, 2014, p. 199.

¹²² Judit Kiraly « La Croix-de-Marbre, le *New-borough* » in *Nice Historique*, 2012, n° 4, p. 332.

¹²³ Lettres du 27 août 1848 et du 27 septembre 1851. Voir *infra* Correspondance, p. 352 et 355.



Page de gauche.
Nice, la maison Tiranty.
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1850.
 H 21 x L 31 cm, monogrammée et datée b. dr.
 Nice, musée Masséna, n° inv. MAH 373.
 Photo © Michel de Lorenzo/Acadèmia Nissarda.

Ci-contre.
M^{lle} Sloughby, élève de J. Guiaud.
 Carte-photo Levitsky, Paris.

M^{lle} Aline Henry, élève de J. Guiaud.
 Collection familiale.
 Photos © Acadèmia Nissarda.

À droite.
Nice, l'église Saint-Pons.
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud,
 H 21,5 x L 13,6 cm.
 Collection particulière.
 Repr. © J.-P. Potron/Acadèmia Nissarda.

Nice, l'église Saint-Pons, sept. 1854.
 Aquarelle sur papier de John Campbell.
 Collection particulière.
 Photo © J.-L. Martinetti/Acadèmia Nissarda.

¹²⁴ Par cette aide, après la mort du comédien, l'intéressé recevait le bénéfice d'une soirée de représentation.

¹²⁵ Huile et aquarelle du musée Masséna, Nice.

¹²⁶ Aucun détail ne nous est parvenu concernant l'atelier parisien de Jacques Guiaud.

¹²⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 355.

¹²⁸ M. Lejeune pourrait être ce peintre amateur « qui s'occupe de photographie colorée », cité par la *Revue de Nice*, p. 73, note n° 14.

¹²⁹ Lettre du 15 août 1853, voir *infra* Correspondance, p. 360.

¹³⁰ *Tablettes Visconti, indicateur niçois*, Visconti, Nice, 1853, p. 100-101.

¹³¹ Lettre du 1^{er} novembre 1859. Voir *infra* Correspondance, p. 363.

¹³² *Revue de Nice*, septembre 1850/1860, septembre 1860, p. 73.

¹³³ Voir *infra* Correspondance, p. 377.

dessins. Puis, les pièces de son mobilier et ce qui se trouvait dans son atelier parisien, la « table de Grandville », le « tableau de Duquesne » et « tous les costumes » dont il y a tout lieu de penser qu'ils étaient ceux de son père comédien, mort en 1846. En cette année 1849, pas de participation aux Salons, ni à Paris ni apparemment en province, pas de grand voyage... mais on sait Jacques Guiaud très actif et grand travailleur. Nous ne sommes donc pas surpris d'un courrier daté du 26 octobre 1850 faisant part des difficultés financières qu'il semble connaître. Il se tourne vers la Comédie-Française et demande (comme en 1847 peu de temps après son arrivée à Nice) que lui soit octroyée l'aide dite de « représentation »¹²⁴ allouée aux enfants artistes des comédiens.

Dès 1850 il s'installe maison Tiranty¹²⁵, 12, rue Masséna, dans ce faubourg de la Croix-de-Marbre dont nous disions plus haut qu'il était le plus chic.



Dans l'atelier du peintre

Comme il l'avait fait à Paris¹²⁶, Guiaud ouvre son atelier à des élèves en cours particuliers et organise un cours pour dames. Dantan aîné s'en réjouit dans une lettre du 27 septembre 1851¹²⁷ : « J'ai appris par M. Lejeune¹²⁸ que tu as maintenant beaucoup de leçons et que ta position est améliorée, je t'en félicite de tout mon cœur car tu as près d'une demi-douzaine de petits oiseaux qui demandent la becquée !!!!! » De deux jeunes-filles dont la photo a été conservée, nous savons qu'elles ont été ses élèves, mais l'ont-elles été à Paris (avant 1858 ? après 1861 ?) ou bien à Nice ? L'une portait le nom patronymique de Sloughby et l'autre s'appelait Aline Henri. À Nice, certaines élèves lui étaient adressées par ses amis parisiens. Ainsi, en 1853, de Léon Cogniet, son ancien maître, lorsqu'il lui recommande mademoiselle Allard¹²⁹.

Guiaud vient ainsi grossir le rang des seize « professeurs de dessin et de peinture » que dénombrera la librairie Visconti en 1853¹³⁰. Un certain M. Lapire lui recommandera en 1859 une demoiselle Grimould¹³¹. On retrouve un écho tangible de l'ouverture annuelle de ces cours dans la *Revue de Nice*¹³² :

« Qu'il nous soit permis d'appeler l'attention de nos lecteurs sur deux cours qui vont s'ouvrir au premier jour. M. Guiaud, peintre paysagiste de l'école de Paris, se propose d'ouvrir le cours qu'il fait tous les ans pour les dames. M. Guiaud donne également des leçons particulières. Nous recommandons d'une manière toute spéciale, à nos lecteurs, cet artiste distingué qui a eu l'honneur de faire recevoir plusieurs toiles à la première exposition de Paris, et qui déjà avait été médaillé à des expositions précédentes. »



Un certain nombre d'aquarelles niçoises, anonymes, ont été attribuées à des élèves de Jacques Guiaud. Elles en ont la douce fermeté, la justesse et le goût du motif à détail architectural puissant élégamment mis en valeur. Parmi elles, on trouve exceptionnellement une aquarelle signée John Campbell, représentant Saint-Pons.

Plus tard encore, le 2 mai 1866¹³³, reprenant contact avec Guiaud malgré dix-huit ans de silence, Oscar Gué, installé à Bordeaux, demandera amicalement à son « vieux camarade » de prendre le relais auprès de l'une de ses élèves.



Ci-contre.

Nice, le Pont-Vieux sur le Paillon.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1849.

H 17 x 25,5 cm (à vue), signée et datée b. g.

Nice, collection particulière.

Photo © Michel Graniou/Acadèmia Nissarda.



Ci-dessus.

Annnonce de la réouverture de l'atelier de J. Guiaud,

coupure de presse du journal *Les Echos de Nice*, 8 décembre 1857.

« Une jeune personne à laquelle je donne des leçons de dessin va aller passer deux ou trois mois à Paris, elle voudrait y continuer cette étude et m'a demandé si je ne connaîtrais pas quelqu'un à qui je puisse l'adresser... un homme de talent et un homme raisonnable. J'ai pensé que tu donnes des leçons comme tu l'as fait à Nice, je ne pouvais pas mieux l'adresser ; elle a dessiné jusqu'à présent de la figure et du paysage, j'allais lui faire commencer la bosse¹³⁴ et l'aquarelle.

Veux-tu te charger d'elle et me le faire savoir le plus tôt possible pour que je puisse lui donner ton adresse ? »

Les documents officiels¹³⁵ des Salons de 1874, 1875 et 1877 signalent encore Auguste-Ernest Le Villain en tant qu'élève de Guiaud, né à Paris.

Il y expose ces années-là des huiles, des aquarelles ou des dessins de Normandie ou de Bretagne. On peut donc supposer qu'il fut un élève parisien du Guiaud de la première période (1831-1847).

Guiaud, peintre niçois

Le professeur en atelier décèle vite pour lui-même et pour ses élèves les lieux de la ville et d'alentour où installer son chevalet. Et ils sont nombreux ! Le musée Masséna à Nice, en ses cartons, conserve environ quatre-vingt dessins ou aquarelles et quelques huiles ou pastels qui

¹³⁴ Dessiner ou peindre d'après une figure ou portion de figure moulée en plâtre.

¹³⁵ Ministère de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts, Direction des beaux-arts, 91^e, 92^e et 94^e expositions officielles.

Ci-contre.

Nice, le restaurant La Réserve.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.

H 20,5 x L 30 cm, signée et datée b. g.

Nice, collection particulière.

Photo © J.-L. Martinetti / Acadèmia Nissarda.



Ci-dessus.

Pigments ayant appartenu à Jacques Guiaud, provenant du magasin Delbecchi à Nice.

Collection particulière.
Photo © D. Dirou.



27

représentent ces lieux déjà mythiques, tels les Ponchettes, la place Masséna, la promenade du Paillon... Les collections particulières montrent aussi des aquarelles très exactes notamment de la place (Victor) Garibaldi vers 1850, de la cathédrale Sainte-Réparate vue de la place Rossetti... Les dessins préparatoires correspondants dénotent tant une sûreté de trait qu'une qualité d'observation extrêmement rigoureuses. Le restaurant La Réserve, la vallée du Paillon, le port de Nice seront l'objet de nombreuses créations auxquelles s'ajouteront les œuvres lithographiées.

Guiaud le grand marcheur, découvre vite et systématiquement les alentours, le Piol, Cimiez, Saint-Barthélemy, les bords de mer plus à l'est, Villefranche, Saint-Jean-Cap-Ferrat... L'arrière-pays est encore mal connu, et Guiaud ne redoute pas d'explorer, par exemple, les vallées de La Roya et de La Vésubie. Pour rejoindre les villes italiennes plus septentrionales qu'il continue de visiter, il nous donne des vues des deux cols de Tende et de Braus sur la route Royale¹³⁶. Sur la route de Gênes¹³⁷, ce sont des vues de Monaco, Menton, Bordighera, San Remo... C'est

¹³⁶ Marc Ortolani, « La route royale gravée », in *Voyage pittoresque dans le Comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVII^e au XIX^e siècle – Gravures et lithographies*, p. 161. Acadèmia Nissarda 2005.

¹³⁷ Domenico Astengo et Giulio Fiaschini, « La route de Gênes », *idem*, p. 197.



Ci-contre.

La Villa Delphine, propriété de la comtesse Potocka près de Nice.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1849.

H 22 x 31 cm, signée et datée b. dr.

Portland art museum, Grace Martz Trust, 2009.37.

À gauche.

Le Palais princier de Monaco.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1855.

H 35,5 x L 51,5 cm, datée et signée b. g.

Archives du Palais princier de Monaco, 9 Fi.3.98.

Photo © P.Y. Morandon/Archives du Palais princier de Monaco

d'ailleurs une vue de Monaco qu'il envoie à Paris en 1852, reprenant sa place au Salon après un an d'interruption.

28

En 1851, un événement va rendre plus visible la production des artistes niçois. Jusqu'à cette date, deux librairie-papeteries, Visconti et Delbecchi, chez qui Guiaud se fournit en matériel et en couleurs, exposent des œuvres en vitrine ou dans leurs salons¹³⁸. Œuvres qu'en 1859, la comtesse Marie d'Agoult, accueillie à la librairie Visconti, qualifiera de « choses charmantes de Guiaud ». Le « marché » de l'art a tendance à s'auto-entretenir grâce aux hivernants eux-mêmes et à leur entregent.

Pour faire reconnaître officiellement la vigueur de la vie artistique niçoise et soutenir les artistes, il manque un organisme dédié. C'est sous l'impulsion de quelques personnalités¹³⁹ que naît la Société des Amis des Arts de Nice dont la première exposition ouvre le 23 février 1851. Guiaud y montre une *Vue de Monaco*, deux aquarelles, *Vue de Falcon*, *Vue de Nice prise des Ponchettes*, et quatre lithographies du Val de Pesio.

L'année suivante, Paul Delaroche, président du Comité de l'exposition, lui insuffle, grâce à sa magnifique réputation, ses lettres de noblesse. Guiaud présente quatre peintures : *Vue de la villa Potocka*¹⁴⁰ à Nice, *Vue de la villa Arson*, *Vue de Monaco* (250 fr.), *Vue de Falcon* (250 fr.). Cette fois, par son intérêt porté aux villas, Guiaud nous offre une vue plus intimiste de la vie niçoise. La villa Potocka brille non seulement par la présence de la princesse polonaise qui sait si bien réunir autour d'elle autant de beaux esprits que de beaux talents, mais aussi par celle

de Paul Delaroche qui, entre 1849 et 1856, passe l'hiver à la villa. Jacques Guiaud connaît Paul Delaroche depuis les années 1830, il le rencontrait chez Jean Isidore Grandville, rue des Grands Augustins, ou encore à l'Opéra-Comique. Guiaud était-il un habitué de la villa Potocka (la comtesse acquiert « deux vues panoramiques de Nice ») ? Lors des séjours qu'y fit Delaroche, tout porte à penser qu'il a bénéficié de l'accueil, des conseils et des encouragements du maître. Une lettre de Dantan¹⁴¹, en l'évoquant, laisse percer l'admiration que vouaient les artistes de sa génération à ce peintre brillant et fort considéré. Dans cette même lettre, Dantan cite le nom d'un certain monsieur Prost dont on pense qu'il était peintre amateur et impliqué lui aussi dans l'organisation de l'exposition.

Quant à la villa de la famille d'Arson, située sur la colline de Saint-Barthélemy, au nord de Nice, elle tire son charme de son style italien du XVIII^e siècle et sa réputation de ses magnifiques jardins. Le propriétaire n'ayant de cesse de les agrandir en les agrémentant de terrasses, balustres, statues et fontaines baroques, ce qui était bien dans le goût des hivernants.

Les propriétaires de résidences ont ainsi plaisir à faire croquer par les plus virtuoses leurs demeures et villas et ce littoral qui leur semble enchanteur. Parfois il se trouve aussi des aristocrates, fortunés voyageurs, qui partent à la découverte de la côte et du comté de Nice et qui s'adjoignent les services de peintres réputés pour constituer leurs albums de voyage illustrés.

¹³⁸ Voir à ce sujet l'article de J.-P. Potron, « La librairie Visconti », *Nice historique* 1997, n° 3 p. 123 à 133. La librairie éditait un journal hebdomadaire, rédigé en français, *Le Passe Partout*, qui donnait la liste des étrangers tous les lundis, servait de boîte aux lettres... proposait à la vente des articles de beaux-arts, toiles, panneaux, papiers et cartons préparés pour la peinture. Elle offrait un cadre superbe pour l'exposition de toiles et de dessins dans ses salons. Lieu ouvert, c'était le seul foyer intellectuel niçois. Elle jouait le rôle d'agence des étrangers.

¹³⁹ Cf. J.-P. Potron « De la villégiature à l'atelier, l'invention du paysage niçois », *Le Pays de Nice et ses peintres au XIX^e siècle*, p. 48-49. Academia Nissarda, 1998.

¹⁴⁰ Egérie polonaise des artistes et écrivains niçois, la comtesse Delphine Potocka achète cette villa, au bas de Cimiez à Carabacel en 1841.

¹⁴¹ 27-29 septembre 1851. Voir *infra* Correspondance, p. 355-357.



Ci-dessus.
*Nice vue depuis les jardins de la villa
 Arson à Saint-Barthélemy.*
 Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1855.
 H 23 x L 43 cm, signée et datée b. g.
 Nice, collection particulière.
 Photo © Michel Graniou/Academia Nissarda.

La presse locale relate ainsi la proposition originale qui est faite à Jacques Guiaud en 1859 :

« Un Anglais de distinction [...] ayant à faire un petit voyage dans ce qu'on appelle "Rivière de Gènes"¹⁴² et voulant envoyer à sa famille un récit de son voyage, imaginant d'illustrer ses lettres, a prié de l'accompagner dans cette excursion de quelques jours le peintre Guiaud, dont on connaît le gracieux talent, et s'est fait dessiner tous les points qui ont le plus attiré son attention.¹⁴³ »

L'Album aquarellé de Nice et de ses environs par Jacques Guiaud ne fait pas partie de ces carnets de voyage appréciés des intrépides et nobles voyageurs. Il restitue un travail d'atelier qui comprend quarante-cinq vues, objet d'une étude particulière dans cet ouvrage¹⁴⁴.

En 1852, à lieu à Metz l'exposition de la société de l'Union des Arts où, au titre des acquisitions par la Société, il est précisé dans les Annales :

« La Commission, très limitée dans ses choix et plus encore dans ses ressources a jusqu'à présent acquis pour la Loterie [...] Une *Vue du château de Monaco*, œuvre importante de M. Guiaud, qui donne des lieux une idée fort exacte. »

Dès 1854, Jacques Guiaud jouit à Nice d'une belle réputation qui l'accompagnera jusqu'en 1860, année de son retour à Paris. Deux œuvres exposées en 1854 ne sont cependant pas niçoises, Guiaud étend son champ d'investigation et reprend ses pérégrinations lointaines. Dans les montagnes avoisinantes, il s'était senti attiré par les villages alpins

¹⁴² Rivage en deçà et au-delà de Gènes.

¹⁴³ Alphonse Karr, *Les Gênes, Chronique de Nice*, 13 nov. 1859, p. 5.

¹⁴⁴ Voir infra p. 203 et suiv.

où les profonds contrastes de la lumière retenaient son attention. Mais il voulut aussi connaître les Pyrénées. Les deux œuvres ont l'heur d'enthousiasmer Bazancourt¹⁴⁵ :

« Regardez plutôt *Le Cirque de Gavarni*¹⁴⁶ par M. Guiaud ; - c'est une peinture fine et délicate ; les plus petits détails y sont retracés avec art sans pourtant nuire à l'ensemble général ; - n'oubliez pas d'aller voir la *Fontaine de Pillet-Will*¹⁴⁷ du même auteur¹⁴⁸ »

La très francophile *Revue de Nice* tient d'ailleurs Guiaud en haute estime. Le chroniqueur de sa « Revue artistique » en 1859 le met au premier rang des peintres de paysage présents à Nice et lui concède les mêmes qualités qu'à Paul Delaroche. Celui-ci appréciait les inestimables avantages pour un peintre de cette splendide lumière et de cette douce température mais regrettait de voir tous les jours la *facilité* confondue avec le *talent* et dispensée par là d'*efforts* et d'*études sérieuses*.

« Bornons-nous [poursuit le chroniqueur], à déplorer cette fâcheuse tendance et occupons-nous de la colonie étrangère dont les exemples et les préceptes auraient pu le combattre avec fruit s'ils avaient été appréciés et suivis. Parmi ceux qui en font partie, le doyen d'âge et d'ancienneté nous paraît être M. Guiaud qui était fort apprécié à Paris, lorsque des raisons de santé et de famille l'engagèrent à se fixer à Nice.

C'est un talent vrai, consciencieux et correct, dont toutes les productions portent un cachet évident de sincérité et de sérieuses études. Par le temps d'enluminure qui court, et au milieu des débauches de couleur qui menacent de tout envahir, on est heureux de rencontrer un artiste sage et nourri dans les bonnes et saines traditions du passé.

Nous croyons savoir que quelques-unes de ses productions, contribuent à l'ornement des châteaux impériaux de Compiègne et de Fontainebleau, que S. A. I. Madame la grande duchesse de Bade lui a



commandé plusieurs vues de Nice, dont elle a eu lieu d'être très satisfaite ; Nous avons surtout entendu vanter celle de la ravissante petite corniche qui s'étend entre Monaco et Menton. Il existe à Carabacel chez Madame la comtesse Potocka, deux vues panoramiques de Nice du plus charmant effet. Enfin, il nous a été donné d'admirer tout récemment à la vitrine de Delbecchi, le débarquement de S. M. l'impératrice Alexandra à Villefranche, qui renferme un effet de nuage très-piquant et très-bien rendu.

[...] C'était « l'histoire et il fallait bien l'écrire. »

Et d'ajouter :

« Est-il vrai que cette belle toile soit toujours la propriété de l'auteur ? Si cela est, nous en sommes peinés et surpris, car nous avions espéré pour elle de plus hautes destinées qui cependant peuvent encore s'accomplir.¹⁴⁹ »

Lorsque, en effet, le 17 octobre 1859 l'impératrice Alexandra Feodorovna débarque à Villefranche, Guiaud retrouve l'inspiration du peintre d'histoire pour témoigner de cet événement¹⁵⁰. Le tsar avait perdu la guerre de Crimée, il convoitait pour la louer la rade de Villefranche alors sous l'autorité du roi de Sardaigne, afin d'y établir une base navale, militaire et commerciale. L'arrivée d'Alexandra Feodorovna marquée d'une forte connotation politique se fit donc par la mer, une escadre russe l'escortant depuis Marseille où elle s'était rendue par le train ; cet événement eut un retentissement considérable dans la population.

Les paysages du Guiaud niçois s'organisent assez souvent, comme à son habitude, autour d'un sujet architectural esthétique qui donne corps à l'œuvre et devient prétexte à de raffinées scènes de genre. Mais à la différence de certains de ses homologues, il n'est pas enclin à représenter les personnes. Ses personnages se situent généralement en



Ci-dessus.

Les habitants de la ville de Nice se rendant au scrutin.

Gravure sur bois rehaussée de Godefroy Durand d'après un dessin de Jacques Guiaud extraite de *L'Illustration*, 21 avril 1860. Collection particulière. Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

À gauche.

De Menton à Monaco.

Technique mixte, crayon, aquarelle et craie blanche sur papier chamois par Jacques Guiaud, 1853, h 27,4 x L 42,9 cm. Signée b. dr., titrée et datée bas g. Nice, musée Masséna, n° inv. I 1203. Repr. © J.-P. Potron/Ville de Nice.

Ci-contre.

Débarquement, dans la darse de Villefranche de S.M. l'Impératrice douairière de Russie, le 17 octobre 1859.

Gravure sur bois d'après un dessin de Jacques Guiaud extraite de *L'Illustration*, 29 octobre 1859. Repr. © J.-P. Potron/Ville de Nice.

¹⁴⁵ Baron de Bazancourt, *Les Soirées d'hiver à Nice, mélanges historiques et littéraires*, Giletta, Nice, 1854, p. 273.

¹⁴⁶ Hautes-Pyrénées.

¹⁴⁷ A Montmélan en Savoie.

¹⁴⁸ *Revue de Nice*, 1859, p. 249.

¹⁴⁹ *Revue de Nice*, Année 1859-1860, 1^{er} vol., sept 1860, "Revue artistique", p. 248-249.

¹⁵⁰ *Débarquement de l'impératrice de Russie à Villefranche, 1859*. Gravure extraite de *L'Illustration* à partir du tableau de Jacques Guiaud présenté à l'exposition de Nice de 1861-1862 (n° 96, 1^{re} série).



Ci-dessus.
Bastion à Palma (détail).
Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1874.
H 95 x L 150 cm, signée.
Collection particulière.
Photo © Acadèmia Nissarda.

milieu de perspective, jamais au premier plan. D'élégantes silhouettes, comme de passage sur sa toile, plus que des personnes dont les traits du visage ou les attitudes définiraient le caractère.

Or, il existe, dans ces années, un véritable engouement des peintres niçois pour la description du costume régional¹⁵¹. Engouement dont Sylvain Amic estime que s'il trahit la fragilité d'un fait menacé de disparaître, il résulte plus encore « des préoccupations picturales des artistes qui, lorsqu'ils s'attaquent à ces séries envisagent déjà les développements



Ci-contre.
Fileuse aux Ponchettes.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 22,8 x L 15 cm, signée b. dr.
Nice, bibliothèque de Cessole, 29-6.
Tirée de l'*Album du Bazar de bienfaisance*
dédié à S.M. l'impératrice de Russie, 1860.
Repr. © J.-P. Potron/Musée Masséna.

À droite.
Femmes de pêcheurs.
Dessin et lithographie de Joseph Felon.
Extrait de l'album *Nice, vues et costumes*,
Delbecchi, Nice, 1861.
Photo © Michel Graniou/Acadèmia Nissarda.

¹⁵¹ Sur ce point voir l'article de Sylvain Amic, « Enjeux artistiques des Costumes de Nice », in *Nice Historique*, 1998, n° 4, p. 167 à 176.

¹⁵² Joseph Felon (1818-1896), Costumes "dessinés d'après nature".

¹⁵³ *Groupe de niçois et brigasques sur le Pont-Vieux* et *Fileuse aux Ponchettes*.

¹⁵⁴ Également évoquées *infra* p. 39 et 40.

¹⁵⁵ Expertise de Lynn Thornton, 1999.

du réalisme et du naturalisme. Ils tentent par ailleurs, de résoudre avec leurs moyens la question de l'insertion de la figure dans le paysage... ».

Cet enthousiasme gagne Guiaud, lui aussi. « Se contente-t-il, dans un premier temps, d'accompagner de ses vues pittoresques les six (voire onze) costumes de Joseph Felon¹⁵² publiés en 1854 ? Il s'essaie à son tour aux *Costumes*, figure imposée pour un exercice de style. » Ainsi des costumes de paysan, de berger, de pêcheur ou des tenues de fileuses, Guiaud se prête à l'observation des attitudes de ces représentants des petits métiers, typiques et populaires. Il devient par là-même plus attentif aux visages et le sujet architectural passe donc, alors, au second plan quand il n'est pas escamoté¹⁵³.

De cet exercice Guiaud semble tirer le bénéfice d'une aisance supplémentaire. Lorsqu'il retourne à ses paysages, ses personnages n'hésitent pas à accéder au tout premier plan, ils affichent alors plus de naturel, de souplesse et surtout d'expression. Deux œuvres¹⁵⁴ en sont particulièrement l'illustration *Bastion à Palma (île Majorque)* et *Les palmiers*, qui mettent en scène pour la première, de fort belles mules d'un noir de jais, sous la gouverne de leur phaéton et pour la seconde, trois magnifiques chevaux et cavaliers vêtus de costumes identifiés comme pouvant être tunisiens¹⁵⁵.

Ce faisant, Guiaud poursuit ses envois d'œuvres au Salon annuel : « Après avoir été porter lui-même à Paris deux belles toiles qui avaient été admises à la grande exposition, [M. Guiaud] est de retour ici et



nous avons vu chez Delbecchi¹⁵⁶ un joli tableau à l'huile représentant l'entrée de l'impératrice à Villefranche et une charmante aquarelle de sa façon », écrit, pour sa part, Alphonse Karr¹⁵⁷ dans *Les Guêpes*¹⁵⁸. Alphonse Karr était devenu *persona non grata* dans la capitale après le coup d'État de Napoléon III en 1851, Guiaud renoue avec le journaliste qui s'est retiré à Nice pour continuer à écrire dans la publication qu'il avait créée à Paris.

Guiaud enverra nombre de croquis et dessins à *L'Illustration*¹⁵⁹ (publication pour laquelle il a déjà travaillé à Paris), souvent publiés en vis-à-vis des chroniques niçoises d'Alphonse Karr. Ce dernier crée, à cette époque, un établissement horticole et un dépôt de fleurs au jardin public de Nice¹⁶⁰, destiné à la clientèle d'hivernants, qui rencontre un franc succès dont Guiaud se fait l'écho.



Ces dessins, de même que par exemple, *Banquet d'adieu donné par la garde nationale de Nice au 7^e chasseurs le 1^{er} septembre 1859* et *Les habitants de la ville de Nice se rendant au scrutin* paru dans *L'Illustration* le 21 avril 1860, montrent bien l'intérêt que Guiaud porte maintenant aux événements locaux marquants.

La question de savoir si son amitié pour Alphonse Karr avait quelque influence sur les opinions politiques de Guiaud se pose dans la mesure où il est avéré que Jacques Guiaud fréquentait aussi Alexandre Herten. D'après Maurice Mauviel¹⁶¹, le Russe Alexandre Herten, démocrate et penseur politique s'installe à Nice en juin 1850,

« il loue une grande maison avec jardin, rue des Anglais. Le peintre niçois Jacques Guiaud ainsi que le chimiste et naturaliste français Tessié du Mothay, très engagé dans les mouvements républicains, précepteur des enfants d'Herten », faisaient partie d'un groupe auquel participait également Félix Orsini, terroriste italien. Comme il a été dit de son amitié avec Grandville¹⁶², il est vraisemblable que Guiaud, en homme tolérant, étranger à l'esprit sectaire, ne rechignait pas à entretenir des relations avec des personnes dont les convictions n'étaient probablement pas les siennes. Sa proximité avec Herten incite à penser qu'il était peut-être le professeur de dessin de ses enfants tout comme Tessié du Mothay en était le précepteur. Cela ne signifie pas nécessairement qu'il participait aux réunions d'un groupe politique révolutionnaire !



Guiaud fait désormais partie des « peintres niçois », de cette « Première Ecole de Nice » si savamment caractérisée par Danièle Giraudy à travers les vingt artistes qui la représentent :

« Quand ils se fixent dans leur ville natale ou adoptive, ils peignent sans être tentés par l'emphase du romantisme européen, qui marque le début du siècle, pas plus que par les innovations des Impressionnistes qui le terminent.

Si leurs beautés sont souvent précises et météorologiques comme le notait Baudelaire à propos de Boudin [...], la modernité n'est pas leur souci. Régionalistes comme leurs voisins de l'école provençale, qu'ils rencontrent et qu'ils accueillent¹⁶³ dans leurs expositions, attachés à leur identité comme leurs contemporains de l'école lyonnaise, ils

Ci-contre.

Banquet d'adieu donné par la garde nationale de Nice au 7^e Chasseurs, le 1^{er} septembre 1859.

Gravure sur bois d'après un dessin de Jacques Guiaud, extraite de *L'Illustration*, 17 septembre 1859. Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

À gauche.

Établissement horticole d'Alphonse Karr à Nice.

Gravure sur bois d'après un dessin de Jacques Guiaud, extraite de *L'Illustration*, janvier 1859. Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

¹⁵⁶ Actuelle papeterie Rontani.

¹⁵⁷ Alphonse Karr (1808-1890), Romancier et journaliste français. « Alphonse Karr fut un homme de lettres et un journaliste pamphlétaire à succès avec son journal *Les Guêpes*. Son engagement républicain, ses traits d'esprit, ses endettements à répétition lui firent mener une vie d'exil. [...] Le 1^{er} novembre 1858, il reprend l'édition des *Guêpes*, tolérée par le royaume de Piémont-Sardaigne. » J. -P. Potron, « Alphonse Karr et Alexandre Dumas », *Nice Historique* 2010, n° 4, p. 290.

¹⁵⁸ *Chronique de Nice*, 6 novembre 1859.

¹⁵⁹ *L'Illustration*, *Journal Universel*, 29.10.1859, p. 305.

¹⁶⁰ Deux croquis paraissent en 1859 dans *L'Illustration* : *Établissement horticole d'Alphonse Karr à Nice* et *Dépôt de fleurs d'Alphonse Karr au jardin public de Nice*.

¹⁶¹ Maurice Mauviel, « L'énigmatique Henri Sappia », *Nice Historique*, 2004, p. 195.

¹⁶² Voir *supra*, p. 7 à 10.

¹⁶³ Il arrive que les peintres de l'école de Marseille fassent des incursions sur la Riviera niçoise, tel Marius Engalières, ses dessins sont, selon Sylvain Amic (op. cit. p. 51), très proches de ceux de Guiaud. « Même si des liens ont pu se créer entre les peintres étrangers et les paysagistes locaux, nous sommes bien loin de trouver sur la Riviera un "Barbizon niçois" », p. 56.

partagent avec eux le goût d'une peinture réaliste, précise, qui évite les pièges de l'anecdote autant que ceux de la grandiloquence, sans être jamais intemporelle. Ni audacieuse ni novatrice, alors que les Impressionnistes défraient la chronique, elle coïncide avec le goût de ses contemporains par son intérêt soutenu pour un patriotisme local, narratif, qui doit son originalité à deux influences contrastées, l'une technique (anglaise), et l'autre, stylistique (italienne).

[...] Ni Delacroix, ni Corot, ni plus tard Cabanel ou Delaroche, Monet ou Berthe Morisot n'influenceront les peintres niçois lorsqu'ils se fixeront, un temps, de Nice à Antibes ou Menton. »¹⁶⁴

Aucune académie ne verra le jour à Nice. Mais alors qu'aucun enseignement, qu'aucune théorie ne guident la production de ces peintres, Nice et la pratique du paysage apparaissent comme leurs dénominateurs communs.

Ci-contre.
Sommet du col de Tende.
Dessin et lithographie de Jacques Guiaud.
Extrait de *La Chartreuse de Pesio, Piémont*.
Visconti, Nice, 1850.
H 19 x L 25,9 cm.
Collection particulière.
Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.



À droite.
Cimiès et St Pons.
Dessin et lithographie de Jacques Guiaud.
Extrait de *Nice, vues et costumes*.
Delbecchi, Nice, 1861.
H 13,7 x L 20,5 cm.
Collection particulière.
Photo © Michel Graniou/Academia Nissarda.

Le paysagiste graveur

L'œuvre niçoise, sensible et précise ne se limite d'ailleurs pas aux multiples dessins, aquarelles et peintures, Jacques Guiaud est depuis toujours un très actif lithographe, cet aspect n'est pas démenti durant cette période où « les éditeurs voyant le retentissement des *Voyages* de Taylor comprirent rapidement l'intérêt qu'ils pourraient tirer du goût du public pour le paysage lithographié et concentrèrent leur activité à la publication de recueils de vues. »¹⁶⁵

Ainsi trouve-t-on dès 1850 sous deux titres différents (*Piémont séjour d'été, Album de la Chartreuse de Pesio et de ses environs* et *Album de Pesio et de ses environs*) un *Album*¹⁶⁶ comprenant huit vues dessinées d'après nature et lithographiées par Guiaud, imprimé par Lemerrier à Paris et publié chez Visconti à Nice.

Dans son article « La route royale gravée¹⁶⁷ », Marc Ortolani, à propos d'une lithographie intitulée *Sommet du col de Tende*¹⁶⁸, note que parmi les lithographes qui ont évoqué le Comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVII^e et au XIX^e siècle, « le seul à proposer un paysage neigeux est Jacques Guiaud. » C'est probablement là une façon de rendre hommage à son intrépidité ! À bien observer cette lithographie, nous voyons ici « un puissant attelage d'une dizaine d'ânes et de mules en plein effort pour faire avancer une diligence ou un carrosse. [...] La route est dégagée, mais les montagnes qui en constituent le décor sont encore couvertes d'un épais manteau de neige, et les piquets plantés au bord de la route, pour signaler le passage et pour en mesurer la hauteur, laissent imaginer quelle peut être son importance. » Tempêtes de neige ou avalanches pouvaient saisir sans préavis le voyageur qui s'aventurerait sur ces routes en demi-saison. Souvenons-nous que Guiaud avait l'âme voyageuse et qu'il nous a laissé un dessin de bivouac aux doigts engourdis...



¹⁶⁴ Préface de l'ouvrage *Le Pays de Nice et ses peintres au XIX^e siècle*, op. cit., note n° 153.

¹⁶⁵ *Voyage pittoresque dans le Comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVII^e siècle au XIX^e siècle. Gravures et lithographies*, Academia Nissarda, 2005, p. 30, 76, 316 et 171.

¹⁶⁶ Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Estampes, AA2.

¹⁶⁷ *Voyage pittoresque dans le Comté de Nice...*, idem, p. 172.

¹⁶⁸ Lithographie en couleurs, in *La chartreuse de Pesio, Piémont*, publié à Nice par Visconti en 1850.

En 1857 un autre recueil, intitulé *Nice pittoresque*¹⁶⁹ comprend dix lithographies en noir et blanc, d'après des photos de Luigi Crette¹⁷⁰. Puis en 1861, chez Delbecchi à Nice, est publiée une suite de seize lithographies en couleurs intitulée *Nice vues et costumes* comprenant dix, voire onze, vues de Nice dessinées et lithographiées par Guiaud et six planches de costumes dessinés et lithographiés par Joseph Felon.

Certains dessins de Guiaud ont aussi été repris par d'autres lithographes, tel Hercolani qui grava notamment *Nice, entrée du port* et *La place Victor*.

La longue période niçoise de Jacques Guiaud évoque une vie d'artiste accomplie et heureuse, ses enfants font désormais partie de la brillante société niçoise, sa fille aînée Coralie se produit en concert comme pianiste et son fils Justin fait partie d'une troupe de théâtre amateurs, Georges François, quant à lui, déjà élève dans l'atelier de son père, s'orientera vers une carrière d'architecte tout en continuant de peindre lui aussi.



Malgré cela, en 1860, alors qu'il est fort apprécié des Niçois, Guiaud choisit de rentrer à Paris. Rien dans la missive que Dantan aîné¹⁷¹ lui adresse le 16 février 1859 ne laisse présager une telle décision.

Il continuera, néanmoins, d'exposer à Nice. Notamment lors de la première exposition des beaux-arts qui se tint en deux sessions, du 21 décembre 1861 au 25 janvier 1862, puis du 18 février au 11 mars 1862.

« En dehors de Joseph Fricero, tous les peintres niçois professionnels y participèrent : François Bensa, Emmanuel Costa, Charles Garacci, Félix Malard, Hercule Trachel, ainsi que les artistes qui avaient ouvert un atelier à Nice : Lejeune, Boni, Lieto, Guiaud, Lucas, Nikitine, Rassat, Sabatier, ou encore ceux qui y passaient l'hiver. Deux grands maîtres de l'école provençale du paysage envoyèrent des pièces : Émile Loubon et Vincent Courdouan. Vis-à-vis des peintres locaux, la critique niçoise fut peu amène, sauf pour Antoine Lucas qui fit l'unanimité, mais dont l'œuvre est aujourd'hui inconnue, à l'inverse d'artistes cotés tels que Guiaud, Costa et Trachel, que le public plébiscita dans ses achats [...]»¹⁷².



Ci-contre.

Le port.

Lithographie de Jacques Guiaud d'après une photographie de Louis Crette. H 18,9 x 26 cm. Extraite de l'album *Nice pittoresque*, Paris, 1857. Photo © Nice, éditions Gilletta.

À gauche.

Nice. Entrée du port.

Lithographie d'Hercolani d'après un dessin de Jacques Guiaud. Nice, bibliothèque de Cessole. Photo © Michel de Lorenzo/Academia Nissarda.

À droite.

Monaco.

Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, H 23,8 cm x L 33,2 cm. Archives du Palais princier de Monaco, 9 Fi.3.95. Photo © P. Y. Morandon/Archives du Palais princier de Monaco

¹⁶⁹ Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Estampes, ref. AA2, à laquelle s'ajoutent six dessins sur Nice lithographiés par Guiaud.

¹⁷⁰ Luigi Crette (1823-1872), photographe.

¹⁷¹ Voir *infra* Correspondance, p. 363.

¹⁷² Fabrice Oppedale, Jean-Paul Potron, « L'exposition des beaux-arts à Nice, 1861-1862 » in *Nice Historique*, avril-juin 2011, p. 165.





4 - Retour à la vie parisienne 1861-1876

Jacques Guiaud décide de rentrer à Paris peut-être bien pour les mêmes raisons qu'il en est parti... L'état de santé de son épouse Louise Eléonore s'est probablement dégradé. Peut-être cherche-t-il de meilleurs soins pour celle qui décèdera malgré tout peu après, le 21 août 1861. Il se trouve, dès lors, dans une situation difficile, il lui faut à la fois loger sa famille de désormais cinq enfants, puisqu'une troisième fille, Jeanne, a vu le jour à Nice le 25 octobre 1850¹⁷³ et reprendre et poursuivre sa carrière parisienne sans l'appui des avantages acquis à Nice auprès de la colonie étrangère.

Pour renouer avec ses anciennes habitudes il s'installe 5, cité Pigalle. Durant toute sa jeunesse parisienne Guiaud a habité rive droite, aux abords de la Comédie-Française où son père résidait, puis, à deux pas, dans le quartier de la Nouvelle Athènes.

Ce quartier du IX^e arrondissement concentrait, sous la Monarchie de Juillet et encore sous le Second Empire, dans un espace contenu par les rues Saint-Lazare, Blanche, La Bruyère et Notre-Dame-de-Lorette, tout ce qui faisait le gotha des Arts et des Lettres de l'époque romantique. Les artistes contemporains de Jacques Guiaud y étaient en nombre pléthorique vers 1860. On en dénombrait environ 6 000¹⁷⁴ ayant investi dans divers quartiers de Paris les anciens ateliers en bois délaissés par les artisans, remis au goût du jour. Les artistes qui n'avaient pas, comme Ary Scheffer, Paul Delaroche ou Horace Vernet, de somptueuses demeures trouvaient, en ces lieux, à se loger de façon adaptée, individuellement ou en cités.

Entre 1838 et 1866, Guiaud avait donc habité 36, puis 40, rue Saint-Lazare ; rue Rumfort entre 1842 et 1844, puis 34, rue Saint-Lazare à nouveau. Enfin en 1847, square d'Orléans, dont les trois cours reliées par des passages voûtés incitaient à la convivialité. Lieu de rencontre, également, le café La Nouvelle Athènes, place Pigalle, où Jongkind, Sisley, le sculpteur Jean-Pierre Dantan, dit Dantan jeune, avaient, comme on le sait, coutume de se retrouver. George Sand, Liszt, Chopin, Alexandre Dumas... La liste serait longue à dresser de la part du Tout-Paris... qui gravitait dans ces parages.

C'est dans cet environnement, cité Pigalle, où il occupe le numéro 5 en 1861, puis à partir de 1866 le 11, boulevard de Clichy, que Guiaud reprend donc le cours interrompu de sa carrière parisienne.

Avec la fidélité qu'on lui connaît, Guiaud présente toujours ses œuvres au Salon officiel. D'autant que chaque année, sous Napoléon III, dans cette période de la seconde moitié du Second Empire, il voit une ou deux de ses toiles exposées au Salon achetées par l'État¹⁷⁵. Mais les aléas de cette bonne fortune ne sauraient lui suffire. Il recherche à nouveau des commandes et puisque le climat politique lui sourit, pourquoi pas des commandes de l'État.

La longue aventure du château de Fontainebleau.

Le 14 février 1861 Guiaud sollicite par lettre¹⁷⁶, auprès du maréchal ministre¹⁷⁷ de la Maison de l'Empereur, « la faveur d'être désigné pour exécuter les peintures murales, représentant les plans perspectifs des résidences impériales qui ont été retrouvés dans la Galerie des Cerfs au Palais Impérial de Fontainebleau et dont la restauration vient d'être ordonnée par l'Empereur ».

Toute une procédure administrative extrêmement hiérarchisée se met alors rapidement en place. Une lettre ministérielle du 8 avril lui fait part de l'intention de le charger de ces travaux et invite M. Paccard, architecte du Palais, à se mettre en rapport avec lui.

M. Frémont¹⁷⁸, avait œuvré auprès du ministère pour que les tableaux de Guiaud soient présentés à M. de Nieuwerkerke (surintendant des beaux-arts de la Maison de l'Empereur à partir de 1863). Il avait aussi insisté auprès du ministre des beaux-arts pour qu'un travail officiel lui soit confié. Ces amicales démarches ne sont, à l'évidence, pas restées sans effets.

Le ministre lui confirme cette commande peu avant le 15 mai. Mais dès cette date, un revirement se produit et l'architecte du Palais lui apprend officiellement¹⁷⁹ que l'Empereur et l'Impératrice en visite à Fontainebleau, ont ajourné « indéfiniment » le projet.

C'est certainement pour Guiaud une énorme déception quant à ses espoirs de revenir sur les devants de la scène parisienne et plus prosaïquement quant à son souci de retrouver rapidement une aisance financière. La réalisation de chacune de ces vues devait lui rapporter 4 000 francs.

En septembre 1861, ce même M. Frémont, sur la proposition de M. Paccard¹⁸⁰, tente d'obtenir pour Guiaud (on ne sait s'il y réussit) une indemnité correspondant aux divers déplacements et recherches initiées dès l'annonce des travaux envisagés puis annulés. Jacques Guiaud au titre de cette éventuelle indemnité propose que lui soit achetée l'une des quatre toiles suivantes :

Page de gauche.
Paris, la place de La Concorde.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 17,5 x L 25 cm, signée b. dr.
Rochefort, musée Hébreu, n° inv. 259.

¹⁷³ Ce qui est évoqué avec une ironie quelque peu grinçante par Auguste Mayer dans sa lettre à Justin Ouvrié le 19 novembre 1850 : « J'apprends avec effroi que le malheureux Guiaud est arrivé à son cinquième *chef-d'œuvre*. Je ne lui en ferai pas mon compliment ; il a donc juré de rester éternellement dans la débîne, c'est vraiment affligeant. » Voir *infra* Correspondance, p. 354.

¹⁷⁴ D'après J.-C. Delorme et A.-M. Dubois, *Ateliers d'artistes à Paris*, Editions Parigramme, 1998, p. 56.

¹⁷⁵ Voir *infra* D. Lobstein, "Jacques Guiaud une carrière au Salon parisien, 1831-1876", p. 51 et suiv.

¹⁷⁶ Lettre de Jacques Guiaud du 14 février 1861. Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁷⁷ Jean-Baptiste Philibert Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur, Maréchal de France entre 1860 et 1870.

¹⁷⁸ Chef de Division, section Bâtiments du ministère de la Maison de l'Empereur. *Almanach de Golba, Annuaire diplomatique et statistique* pour l'année 1864, 101^e année.

¹⁷⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁸⁰ Frédéric Paccard, architecte du château de Fontainebleau.

Forêt de palmiers, effet de soleil couchant, Le repos de la Sainte Famille (Salon de 1859 - n° 1369 – 2 000 fr)

Porte mauresque à Grenade (Salon de 1861 - n° 1397 - 1 200 fr)

Entrée de la rade de Villefranche, près Nice (Salon de 1861 - n° 1398 - 1 200 fr)

Place de la Constitution à Séville (Salon de 1861 - n° 1399 - 1 200 fr)

Quoiqu'il en soit¹⁸¹, il lui faudra attendre plus de trois ans pour que le projet revive. Guiaud reprend alors patiemment sa vie de peintre, dessinateur, lithographe, et zélé voyageur, tout en gardant probablement à l'esprit que ce travail bellifontain devra bien se faire un jour malgré tout.

Préoccupé par la santé de sa fille Jeanne, il fait avec elle un séjour d'été à Cabourg, chez des amis nommés Adam¹⁸². La maisonnée est très animée, « je n'ai pas besoin de mes toiles, les études que je fais sont accompagnées de trop de monde pour que j'aie la prétention de faire quelque chose qui soit sérieux, il y a pourtant un charmant coin où l'on pourrait travailler longtemps... », écrit-il à ses autres enfants¹⁸³ restés à Paris.



Entre 1862 et 1864 Guiaud, rendu disponible, envisage de quitter Paris. Il s'intéresse à une propriété située en Bourgogne, dans le département de la Nièvre près de Cercy-la-Tour. Nous avons connaissance de ce projet par les courriers que lui adressait, en 1863, en des termes éloquentement détaillés, son ami Hector Hanoteau¹⁸⁴, mais ce projet n'aboutira pas.

Dans le même temps, il se livre à un intermède lithographique et produit un grand nombre de lithographies pour la revue *Le Tour du Monde*. Cette publication de la Librairie Hachette s'impose rapidement comme « la » revue des voyageurs-explorateurs de l'époque¹⁸⁵. Elle est fondée en 1860 par Édouard Charton dont on se souvient qu'il était très proche de J. I. Grandville chez qui Guiaud le rencontrait. Ce journaliste fondateur de *L'Illustration* et directeur d'édition se montrait très attaché aux techniques de lithographie.

Rien de surprenant à ce que Guiaud, vraisemblablement toujours en contact avec lui, participe quatre années de suite, à cette entreprise de longue haleine qui prendra fin en 1914. Elle rassemble les relations de voyage des grands explorateurs de l'époque : Livingstone, Scott, Amundsen... illustrées de cartes et de gravures sur bois des plus grands illustrateurs.

Guiaud produira ainsi soixante lithographies, dix-huit en 1862, sept en 1863 et trente-cinq en 1864. En 1862 deux lithographies d'après nature sur Venise lors du voyage d'Adalbert de Beaumont. Ainsi que quatre d'après de précédentes gravures pour l'expédition de Burke en Australie, Mexique et Kansas. Celles qui ne concernent pas le continent européen, où Guiaud a beaucoup excursionné, sont faites à partir de dessins réalisés par les voyageurs eux-mêmes, à partir de photographies prises pendant l'expédition ou bien de gravures ou dessins plus anciens. Toutes révèlent un souci d'exactitude et de détail qui évoque les travaux réalisés à la demande du baron Taylor pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*.

Est-ce en septembre 1864 lors de son départ pour Palma de Majorque que Jacques Guiaud charge M. Comte (ou un comte de ses amis) de veiller en son absence sur sa famille¹⁸⁶, et en particulier sur Jeanne ? Le 21, il relate¹⁸⁷ pour ses enfants depuis Barcelone les péripéties de son voyage. De Perpignan à Gerona en diligence, puis de Gerona à Barcelone en train, en quête d'un bateau pour Majorque, par un temps « affreux » qui le fait beaucoup douter de son projet et où seule sa détermination lui interdira de faire demi-tour et de rentrer à Paris !



Ci-dessus.

Plaque en cuivre pour la gravure du Bois d'oliviers, environs de Nice, d'après le tableau de Jacques Guiaud.

H 23,7 x 16,1 cm.

Collection particulière.

Repr. © J.-P. Potron/Academia Nissarda.

À gauche.

Bas-relief des Tigres, palais du Cirque de Chichen-Itza (Mexique).

Gravure de Jacques Guiaud d'après une photographie de Désiré Charnay.

Paris, *Le Tour du Monde*, 1862, p. 337.

¹⁸¹ Voir *infra* Mireille Lacave-Allemand, art. cité, p. 86 et suiv.

¹⁸² S'agirait-il de Victor Adam, qui réalisa, à la même époque que Guiaud certains médaillons de la galerie Napoléon à Versailles. Voir *infra* Mireille Lacave-Allemand, art. cité, p. 84.

¹⁸³ Voir *infra* Correspondance, p. 364

¹⁸⁴ Hector Hanoteau. Voir *infra* Correspondance, p. 368-369.

¹⁸⁵ Voir *infra* Dominique Lobstein, "Jacques Guiaud collaborateur du *Tour du Monde*", p. 139 et suiv.

¹⁸⁶ Voir *infra* Correspondance, p. 370.

¹⁸⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 370.

Ci-contre.
Palma (île de Majorque).
 Huile sur toile de Jacques Guiaud.
 H 73 x L 136 cm, signée bas g.
 Collection particulière.
 Photo © F. Hanoteau/Acadèmia Nissarda.



Il sera enthousiasmé par la cathédrale de Palma¹⁸⁸ gothique et lumineuse. Cette forteresse massive, sise près du rivage qu'elle domine au-dessus de fortifications médiévales, voisine avec un port que l'on devine animé. Il en rapportera aussi son *Bastion à Palma (île de Majorque)*, où il saisit sur le vif un bel attelage de deux mules au retour du travail. Sous le ciel lourd d'un orage menaçant, poursuivies par la vigueur de la mer¹⁸⁹, les mules effrayées par la vue d'une chose dont on ignore la nature reculent dans les vagues plutôt que d'avancer comme le leur ordonne le cocher juché sur la charrette. Cette œuvre n'est pas dans la manière habituelle de Guiaud, la scène est frontalement au centre du tableau et l'atmosphère tendue. Malgré le titre qui inclut le terme de bastion, la référence à l'architecture est, cette fois, tout à fait évincée.

Ci-contre.
Bastion à Palma (île de Majorque).
 Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1874.
 H 95 x L 150 cm, signée et datée b. g.
 Collection particulière.
 Photo © Acadèmia Nissarda.



¹⁸⁸ *Palma (île de Majorque)*, présenté au Salon de 1866.



Une touche orientalisante se dessine, que l'on voit se développer nettement dans *Les Palmiers*. De source familiale, puisque l'œuvre originale n'a pas été encore localisée, il s'agirait d'une sorte de réplique du *Repos de la Sainte-Famille ; paysage à la Bordighera, près de Nice ; effet de soleil couchant* (selon le registre officiel du Salon de 1859). Ce même tableau apparaît dans les archives du musée de Fontainebleau sous l'intitulé *Forêt de palmiers, effet de soleil couchant, Le repos de la Sainte Famille*. La description du paysage dans lequel s'inscrit la scène évoque bien cette forêt de palmiers au soleil couchant sur le site de la Bordighera.



À une différence près. Un groupe de trois chevaux et élégants cavaliers, peut-être tunisiens, en lieu et place de la Sainte Famille, faisant halte dans une oasis pour abreuver leurs montures. Mais cette tendance ne sera guère plus exploitée par la suite, semble-t-il.

Dès son retour à Paris, en octobre, la Maison de l'Empereur reprend contact. La commande étant cette fois avérée¹⁹⁰, une lettre du peintre décorateur Denuelle l'informe des particularités techniques dont il lui faudra tenir compte. Celles qui lui permettront de restaurer la quinzaine de vues qui « reproduisent les plans à vol d'oiseau de quelques maisons royales, forêts, villages, hameaux, routes, poteaux, relais de chasse et dépendances. »

Un an sera encore nécessaire pour en mettre au point l'exécution, Guiaud devra par exemple faire des recherches à la bibliothèque du Louvre, ce qui entraînera beaucoup de fastidieuses démarches administratives de sa part pour obtenir l'ensemble des autorisations nécessaires. Puis le 28 octobre 1865 est signée la « Soumission spéciale pour travaux concédés directement » entre le Palais Impérial de Fontainebleau et Jacques Guiaud. Il s'agit de la restauration des « treize vues formant la décoration de la Galerie des Cerfs, de chacune vingt-trois mètres superficiels environ, et représentant les résidences royales du temps de Henry IV ». Il y en aura quinze¹⁹¹, en définitive, et le rythme de travail sera de deux vues en 1865, trois en 1866, cinq en 1867 et cinq en 1868 (dont une fresque au mauvais emplacement à refaire). Ce travail se poursuivra jusqu'en 1868.

Ci-contre.

Les Palmiers à Bordighera.

Huile sur toile de Jacques Guiaud.

H 26 x L 40 cm, ns, nd.

Collection particulière.

Photo © F. Hanoteau/Academia Nissarda.

À gauche.

Paysage à Bordighera, près de Nice ; effet de soleil couchant.

Huile sur toile de Jacques Guiaud.

H 275 x L 168 cm, signée b. dr.

Collection particulière.

Photo © D. Dirou/Academia Nissarda.

¹⁸⁹ Ces deux dernières œuvres (collection particulière) ont déjà été évoquées *supra* p. 31.

¹⁹⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁹¹ Quinze, dont deux *Le Louvre d'Henry IV* et *Vincennes*, ne sont pas attribués à Guiaud.



Ci-dessus et ci-contre.
Galerie des Cerfs,
château de Fontainebleau.
Photos © J.-P. Potron/Acadèmia nissarda.



Guiaud sollicite d'être logé sur place au Palais pendant la durée de cet ouvrage, mais « les règlements interdisent d'une manière formelle l'habitation dans les palais impériaux aux personnes qui ne font pas partie de la maison de Leurs Majestés »¹⁹² ; sa demande est refusée par le ministre. Il change de domicile parisien en 1865 et quitte la cité Pigalle pour le 11, boulevard de Clichy. Il lui faut néanmoins se loger aussi à Fontainebleau.

Cette importante commande ne lui laisse plus le temps de se consacrer à ses voyages, à la peinture sur le motif en forêt de Fontainebleau comme le font ses contemporains de l'École de Barbizon, ou à sa dernière fille, Jeanne, à la santé si fragile. Elle décède le 8 septembre

1866¹⁹³ à l'âge de seize ans, au numéro 115 de la rue Saint-Merry où son père a trouvé à se loger. C'est d'ailleurs son frère Georges, qui se présentera au bureau de l'état-civil pour déclarer son décès ; il sera attesté que Jeanne n'est pas morte du choléra qui menace à nouveau au nord de Paris. Sa sépulture demeure au cimetière de Fontainebleau.

Il continue cependant d'exposer, outre les œuvres qui apparaissent au Registre des Monuments publics, les toiles réalisées en Espagne, à Grenade, Séville, Valence et Palma comme sur la Riviera¹⁹⁴ entre 1861 et 1864.

La mort de Jeanne à Fontainebleau va probablement resserrer des liens amicaux que, durant sa période niçoise, Guiaud avait un peu

¹⁹² Voir *infra* Correspondance, p. 378.

¹⁹³ Voir *infra* Annexes, documents, p. 410

¹⁹⁴ Voir *infra* D. Lobstein, art. cité, p. 59-60.

négligés, laissant parfois sans nouvelles ceux qui s'inquiètent de lui dans les correspondances qu'ils échangent¹⁹⁵. Guiaud reçoit bon nombre de manifestations de sympathie à cette triste occasion, notamment de la part de ses amis niçois, Jennell¹⁹⁶ le parrain de Jeanne et Karr aux condoléances particulièrement sensibles¹⁹⁷ ainsi que de ses amis bretons, pour celles du moins que nous connaissons.

La période bellifontaine terminée, Guiaud reprend, en visiteur, la route de la côte méditerranéenne qu'il a tant appréciée, réalisant de nouvelles huiles, aquarelles et dessins sur les thèmes habituels.

Pourtant, dès 1870 ses amitiés bretonnes se consolident et Guiaud va découvrir de nouveaux territoires. Il est peu vraisemblable que tra-

vaillant entre 1843 et 1846 à l'œuvre de Taylor concernant la Bretagne il ait eu à se déplacer vers l'Ouest, ses lithographies reprenaient des dessins d'Auguste Mayer, ami de jeunesse. Guiaud avait probablement rencontré Bernier au début des années 1860 grâce à ce brestois. À moins que ce ne soit à Paris où Bernier passait l'hiver dans le VII^e arrondissement. Mais rien ne prouve qu'ils aient été des amis de jeunesse.

En ce mois de juillet 1870, Guiaud répond à son invitation et les deux peintres, acharnés coureurs de motifs, parcourent la campagne dès l'aurore « la boîte sur le dos », se livrant même à l'exercice de toiles quasi jumelles¹⁹⁸. Guiaud, cependant, recherche particulièrement ce qu'il appelle les « motifs sacrés » qui deviendront une des particularités de



Ci-contre.

Monaco, 13 octobre 1864.

Technique mixte, crayon et craie blanche sur papier gris par Jacques Guiaud.

Signé, localisé et daté b. g.

Nice, musée Masséna, n° inv. MAH-1198.

Photo © M. de Lorenzo/Ville de Nice.

¹⁹⁵ Brest le 14 avril 1853 : « As-tu des nouvelles de la famille Guiaud ? Que fait notre ami ? », voir *infra* Correspondance, p. 359. Et le 30 décembre 1854 : « Si tu écrivais à Guiaud, je serais heureux que tu voulusses bien me rappeler à son souvenir amical », voir *infra* Correspondance, p. 361.

¹⁹⁶ Voir *infra* Correspondance, p. 379.

¹⁹⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 380.

¹⁹⁸ Guiaud : *Chemin creux près de Bannalec* 1873. Au musée de Caen. Bernier. Voir note n° 4 de l'article d'André Cariou, p. 197.

À droite.
*Le départ de Gambetta en ballon
 l'Armand Barbès, 7 octobre 1870.*
 Huile sur toile de Jacques Guiaud et Jules Didier.
 H 250 x L 400 cm, signée b. dr. : "J.DIDIER
 J.GUIAUD", titrée b. g. : "SIEGE DE PARIS 1870-71".
 Paris, musée Carnavalet.
 Siège de Paris 1870-1871. Legs Alfred Binant, 1914.
 Photo © Giraudon/ The Bridgeman Art Library.

son art. L'heure n'est d'ailleurs pas à la bagatelle, il l'exprime dans une lettre à sa fille Marie Clémentine¹⁹⁹, avec une parfaite conscience de la gravité de la situation politique. Plus tard, pendant le Siège de Paris, Bernier lui proposera de l'héberger dans sa maison du quartier du Gros-Caillo²⁰⁰. Il pense que Guiaud et sa famille y seront peut-être plus en sécurité que dans son propre quartier, mais Guiaud ne retiendra pas cette proposition.

Peindre l'histoire au jour le jour

La guerre de 1870 est déterminante pour Jacques Guiaud en ce qu'elle permet de le ranger au nombre des peintres d'histoire confirmés. Il a rejoint la capitale alors que plusieurs de ses amis l'ont quittée pour se réfugier en province. Il subit le Siège de Paris²⁰¹ entre le 19 septembre 1870 et le 26 janvier 1871, de façon très active, puisqu'il souscrit à la demande d'un riche commanditaire. Celui-ci entend faire peindre, sur le vif, les dramatiques événements parisiens.

C'est une période d'intense activité et probablement de risque physique encouru pour ceux qui, comme Guiaud, participent à ce travail. Il s'agit d'être là où les choses se passent.

Alfred Binant, le commanditaire, a réuni un groupe de treize peintres qui réaliseront, le plus souvent par paires, trente-deux toiles tous formats. Guiaud en réalise vingt-sept au total, seize avec Jules Didier, sept avec Alfred Decaen et quatre avec Laporte.

Ces toiles concernent essentiellement des scènes de rue intra-muros, Guiaud n'a pas été envoyé sur les champs de bataille aux portes de Paris comme certains autres peintres de cette même équipe, chose inhabituelle chez lui, il représente aussi des scènes d'intérieur, croquées dans les lieux d'exercice du pouvoir en lutte contre les envahisseurs.

Réunies pour être exposées chez Paul Durand-Ruel dès la fin de la guerre, accompagnées d'un « Livret explicatif », puis léguées à la ville de Paris par Alfred Binant lui-même, elles sont alors déposées au Petit-Palais.

« Seules treize d'entre elles ont été remises en février 1914 au musée Carnavalet, tandis que les vingt-trois autres restaient semblables-il au Petit-Palais.

Une tradition transmise oralement par la conservation du Petit-Palais veut que ces vingt-trois peintures aient été détruites par les Allemands, durant la dernière guerre, mais aucun document ne vient confirmer cette tradition ; des recherches entreprises dans les dépôts d'œuvres d'art de la ville de Paris n'ont, jusqu'à présent donné aucun résultat. Parmi les treize peintures conservées au



musée Carnavalet, deux furent déposées au musée de Sceaux durant l'année 1960. »²⁰²

On sait peu de choses sur Alfred Binant, l'acte de donation à la mairie de Paris et son acceptation²⁰³ par le conseil municipal le 19 avril 1905 ne précise aucunement ses qualités. Une publication américaine le *Boston Evening Transcript* du 7 avril 1904²⁰⁴, dans sa page *Fine Art* évoque cependant la vente de la collection Louis Alfred Binant à l'hôtel Drouot les 20 et 21 avril suivants. Elle précise qu'il était marchand de toiles pour les peintres, grand collectionneur et organisateur d'expositions.



¹⁹⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 384.

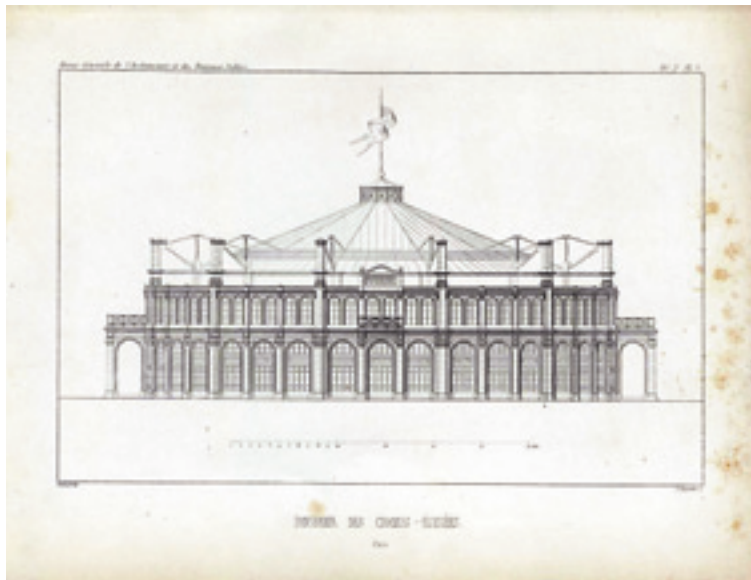
²⁰⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 385.

²⁰¹ Douloureux épisode de la guerre Franco-prussienne. Décrétée le 19 septembre 1870, elle durera jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871.

²⁰² Jean-Marie Bruson, musée Carnavalet, Lettre à madame Sarah Lees, 8 janvier 1997. La date d'intégration donnée par le musée de Sceaux est 1936.

²⁰³ Archives de Paris, *Procès-verbal des séances du conseil municipal*, DSK3 61, n° 139.

²⁰⁴ "Louis-Alfred Binant who died in Paris last January at the age of 81, had been a picture dealer in that city for many years as was his father before him. His activities were diversified since he manufactured canvas for painters, organized exhibitions in the provincial cities of France, was a promoter of panoramas and collected pictures himself. He left a valuable private collection which is to be sold at the Hotel Drouot on April 20 and 21. It contains notable works by Corot, Courbet, Delacroix, Troyon, [...], Isabey, [...], etc."



Un an plus tard, le 26 mars 1872, Léon Cogniet²⁰⁵ se fait le porte-parole d'un autre de ses anciens élèves, Henry Félix Emmanuel Philippoteaux, pour lui « proposer quelque chose au cas où il n'aurait pas d'autre travail plus pressé ». Cela laisserait supposer que Guiaud ait pu concourir à la réalisation du *Panorama sur le Siège de Paris*, exposé à la Rotonde réalisée pour l'abriter au bas des Champs-Élysées, dès novembre 1872 ou au début de l'année 1873²⁰⁶. D'autant que le travail réalisé peu de temps auparavant par Guiaud pour Binant correspondait au même thème du Siège. Ce panorama ou sa copie fera le tour de villes européennes et des grandes villes américaines. Le *New York Times*²⁰⁷ et le *Los Angeles Times*²⁰⁸ s'en feront, tour à tour, l'écho admiratif. L'épisode de la Commune de Paris en 1871²⁰⁹ y est aussi relaté.

Guiaud, le plus souvent requis pour les fonds architecturaux ou paysagers, est susceptible d'y avoir contribué²¹⁰ avec bon nombre d'autres artistes, y compris son fils Georges. Mais curieusement aucun document à notre connaissance ne précise, malgré nos recherches, le nom d'aucun des artistes, hormis les Philippoteaux, qui y ont participé. Bertrand Tillier, dans son livre *Une révolution sans images*, estime que : « L'abondance des vues de Paris pendant le Siège provoqua l'avènement d'une sorte de catégorie picturale spécifique, inédite et hybride, empruntant à la peinture d'histoire, à la scène de genre et au paysage. Jules Claretie dans son Journal se plaisait à répéter "Que de coins de paysages adorables [...] Tout cela d'une mélancolie et d'une tendresse

ineffable. Que de visions étonnantes et superbes." La ville close conditionne en partie cette prise en compte d'une physionomie picturale inédite de Paris, susceptible de devenir un sujet pictural. »²¹¹

La guerre de 70 terminée, Guiaud retourne à ses premières amours vénitiennes et continuera d'exposer ses productions au Salon. Mais il se rend aussi de plus en plus souvent en Bretagne, constamment pressé par Bernier de venir y séjourner. Guiaud donne dès lors à sa peinture une nouvelle dimension.



Un peintre séduit par la Bretagne²¹²

En Bretagne, Guiaud aime particulièrement à retrouver Camille Bernier dans son charmant manoir de Kerlagadic en Bannalec, non loin de Quimperlé. Amoureux, s'il en est, du paysage bucolique de la Bretagne intérieure et peintre par excellence des chemins creux et des scènes agricoles, des labours d'automne et de paisibles vaches laitières, Bernier au demeurant est un merveilleux hôte à la légendaire générosité.

Si Guiaud, paysagiste, excelle dans la représentation de paysages et particulièrement de paysages à motifs architecturaux, il ne semble pas jusqu'alors s'être spécialisé pour autant dans la représentation de motifs religieux. Il se tourne indifféremment avec un grand sens de la précision vers la nature, les châteaux, les villages, les bords de fleuves, de rivières et de mer souvent agrémentés de délicates scènes de genre. On lui connaît de nombreuses représentations de chapelles, d'églises ou de monastères, mais qui n'évoquent rien de particulièrement mystique. Il va cependant manifester dans le Finistère un tropisme particulier pour le motif sacré.

À gauche.

Façade du Panorama des Champs-Élysées.
Planche extraite de la *Description de la rotonde des panoramas élevée dans les Champs-Élysées...*
Paris, *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1842.
Paris, Bibliothèque nationale de France, FOL-Z LE SENNE-493.

Ci-contre.

L'église et le calvaire de Pleyben (Bretagne).

Gravure de Jacques Guiaud.
L'illustration européenne, 1872, n°10 p. 80.

²⁰⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 388.

²⁰⁶ Service de documentation du Musée de l'Armée aux Invalides, février 2017.

²⁰⁷ *The New York Times*, 17 septembre 1882.

²⁰⁸ *Los Angeles Times*, may 27, 1888. "The painting of The Siege of Paris, the faithful copy of the hugely successful Paris original, was done by the renowned French painter Henri Félix Emmanuel Philippoteaux, and came to Los Angeles after having been exhibited in New York, Boston and Philadelphia. The painting was purported to be nearly 400 feet-long and 50 feet-high."

²⁰⁹ C'est pendant ces journées qu'est incendiée la mairie de Paris et que disparaîtra dans les flammes son tableau *Notre-Dame de Paris*, exposé en 1863 et acheté par la ville.

²¹⁰ C'est ce qu'affirme Justin Guiaud, son fils, dans la notice nécrologique relative à son père. Voir *infra* p. 412-413.

²¹¹ Bertrand Tillier, *Une révolution sans images*, Époques, Champ Vallon, 2004, p. 234.

²¹² Sur tout ce qui concerne Jacques Guiaud et la Bretagne, se reporter *infra* à l'article d'André Cariou : « Jacques Guiaud, les derniers feux du pittoresque romantique en Bretagne », p. 195 et suiv.



Ci-dessus.
Camille Bernier.

Cliché de Clément Braun, Paris.
Tirage sur papier albuminé collé sur carte de visite,
Collection particulière. Photo © Academia Nissarda.

À droite.
Boîte à pinces ayant appartenu
à Jacques Guiaud.
Collection particulière.

Ci-contre.
*Le Calvaire de Tronoan [sic],
près de Pont-L'Abbé.*
Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1875.
H 0m95 x L 1m50, signée b. g.
Brest, musée des beaux-arts.
Photo © musée des beaux-arts de Brest.

« Tous les jours en route à 3 heures, la boîte sur le dos jusqu'à 11 heures ou midi, alors nous rentrons déjeuner, à 2 heures cela recommence jusqu'à 4 heures. Le dîner est alors un temps de repos, mais je n'y fait pas grand honneur et Pierre²¹³ croit que je dédaigne sa cuisine qui est pourtant très appétissante. [...] il n'y a ici que du paysage très sévère et pas un bout d'architecture à vingt lieues à la ronde, il faut que je me mette en chasse de ce fameux motif sacré que je rêve et que je ne trouverai peut-être pas.²¹⁴ »

La proximité de l'océan, les jeux de lumière sur une côte pleine de rudesse conduisent certes les artistes à représenter des scènes de la vie maritime ou les porte à évoquer la richesse de la mythologie et des traditions bretonnes. Une certaine mode, à l'époque où les églises se voient dotées de tableaux par l'État pour les décorer, les conduit aussi à représenter des scènes religieuses de la Bible ou de la vie des saints²¹⁵, mais Guiaud ne suit guère ce courant, il s'intéresse principalement aux enclos paroissiaux, aux églises et aux calvaires, restant en cela fidèle à son brillant penchant pour la pierre, fut-elle le granit, et pour l'architecture. Lorsqu'il expose au Salon de 1875 *Le calvaire de Tronoan*²¹⁶, situé près de Pont-l'Abbé, le chroniqueur du journal *L'explorateur*²¹⁷, Jules Gros, ne manque pas d'en remarquer l'originalité.

« Le paysage aride est une lande qui s'étend sur les bords de la mer. Le soleil se couche à l'horizon sur les flots et répand une teinte dorée sur toute la nature. Solitaire et solennel s'élève sur la rive un monument en pierres sculptées qu'a dressé là la piété des fidèles ; cette sorte d'autel carré formé de deux rangées de figures superposées est surmontée de trois croix qui représentent l'image de la passion et donnent au paysage un aspect mystique et religieux qui est du plus heureux effet. »



Jacques Guiaud s'éteint avec « les derniers feux du pittoresque romantique²¹⁸ »

Cet intérêt marqué pour le motif sacré préfigurait-il les interrogations philosophique et religieuse de Guiaud à l'approche de sa mort ? À quelques jours du Salon de 1876 qui ouvrira ses portes le 1^{er} mai au palais de l'Industrie, Jacques Guiaud vient de mettre une dernière touche à l'œuvre qu'il présente, *Le Porche de la Cathédrale de Strasbourg*, mais il meurt soudainement le 25 avril²¹⁹ à son domicile parisien, 11, boulevard de Clichy. Il a 66 ans.

Sa sépulture au cimetière de Montmartre²²⁰ côtoie celle des artistes de son temps, Jean Léon Gérôme, Gustave Moreau, Ary Scheffer, Horace Vernet... dans sa simplicité elle évoque un des traits majeurs de sa personnalité. Guiaud fut un homme pondéré, un artiste plein de discrétion à la façon, en quelque sorte, de son maître Cogniet.



45

Justin Guiaud établira une chaleureuse notice nécrologique²²¹ de son père, notant qu'un intrigant lui fait manquer de peu de se voir décerner la plus haute décoration honorifique de l'État²²², en 1866.

« Le premier Hors Concours²²³, récompense flatteuse alors, mais devenue banale, lui est décerné (en remplacement de la légion d'honneur qu'il aurait reçue si au dernier moment M^r X... n'avait fait rayer l'écu) quand il expose son tableau de *Palma, île de Majorque*. [...] »

Cette biographie étant intime, je reviens sur la décoration. Il y a eu certainement déception mais jamais aucun mauvais sentiment vis à vis de l'artiste qui a plaidé sa propre cause et en a été d'autant plus coupable que par son talent il a conquis les récompenses les plus grandes.

²¹³ Pierre était le factotum de Camille Bernier.

²¹⁴ Lettre à Marie Clémentine, 21 juillet 1870. Voir *infra* Correspondance, p. 384.

²¹⁵ Nicolas Brigitte et Le Saux Marie, *Autour de Delacroix, la peinture religieuse en Bretagne au XIX^e*, Conseil général du Morbihan, 1993.

²¹⁶ Voir *infra* l'article d'André Cariou, p. 195.

²¹⁷ « Le Salon de 1875. Au point de vue de la géographie et du commerce », *L'explorateur*, n° 19, 10 juin 1875.

²¹⁸ Suivant l'expression d'André Cariou.

²¹⁹ Voir *infra* Annexe documents, p. 409.

²²⁰ Caveau sur lequel est gravé : FAMILLE GULAUD.

²²¹ Voir *infra* p. 412-413.

²²² La Légion d'honneur.

²²³ Concernant la mention hors concours, voir *infra* D. Lobstein, art. cité, p. 60.



Jacques Guiaud a pris ses chers pinceaux et a travaillé de plus belle. [...] »

Cette question de la Légion d'honneur est évoquée dans plusieurs des courriers que nous avons ici répertoriés. Guiaud, selon Camille Bernier²²⁴, aurait pu y prétendre grâce à ses travaux dans la Galerie des cerfs : « Fontainebleau vous fournira le moyen d'avoir la croix », lui écrit-il. Il semble même que plus tard, il se soit personnellement employé à la lui faire obtenir. Le compte-rendu épistolaire²²⁵ de ses démarches auprès d'Arago et de M^r de Chennevières à Coralie Guiaud le laisserait supposer.

Plusieurs notices nécrologiques²²⁶ rendant compte de la cérémonie des obsèques à l'église Notre-Dame-de-Lorette²²⁷ y font également allusion : *Le Figaro* du 27 avril consacre à Jacques Guiaud une dizaine de lignes « le peintre connu du *Calvaire Rouge*... [...] médaillé de plusieurs salons, allait, dit-on, être décoré cette année-ci. » *Le Soleil* du 28 avril, *La Gironde de Bordeaux* et *La Guienne de Bordeaux*, le 29 avril, s'expriment dans les mêmes termes. Mis à part ce point de détail, c'est le *Journal de Paris* qui se montre le plus éloquent,

« un grand nombre d'artistes assistaient à cette cérémonie. Au milieu de l'assistance on remarquait les délégués du comité de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, dont M. Guiaud faisait partie depuis la fondation.

M. Guiaud s'était distingué à nos Expositions annuelles par des tableaux où l'architecture jouait le rôle principal. On se souvient de ses vues prises en Espagne, en Italie, en Belgique et en France, très estimées par leur accent de vérité [...] ».

À gauche.

Le Portail de l'horloge de la cathédrale de Strasbourg.

Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1876.

H 150,7 x L 112,8 cm, signée b. g.

Chambéry, musée des beaux-arts, n° inv. M 1367.

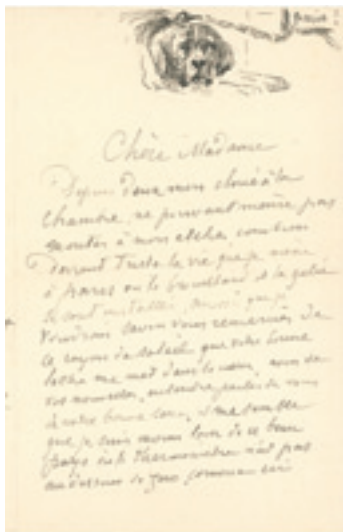
Photo © Chambéry, musée des beaux-arts/ Bouchayer.

²²⁴ Voir *infra* Correspondance, p. 375.

²²⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 390.

²²⁶ Liste de ces notices *infra* p. 409.

²²⁷ Paris, IX^e arrondissement.



Ci-dessus.
Lettre d'Alfred Decaen
à Coralie Barthelet, 1899.
Collection particulière.

À droite.
Jacques Guiaud.
Huile sur toile d'Alfred Decaen.
H 53,5 x L 42,5, signée b. g.
Dédicacée : A l'ami Guiaud, souvenir d'amitié.
Collection particulière.

Justin, son second fils, fera don au musée de Nice de certaines de ses œuvres. D'autres seront confiées par ses soins au musée Carnavalet. Et l'une d'entre elles, *Eglise et calvaire de Guimiliau*, sur l'initiative de Coralie sa fille et par l'intermédiaire de l'épouse de Camille Bernier, viendra enrichir les collections du musée de Quimper. Coralie Guiaud, fera également don au musée de Caen du tableau intitulé *Chemin creux à Bannalec*²²⁸.

Les fils d'Ariane du temps

À bien considérer la vie privée de Jacques Guiaud, on décèle qu'elle s'est inscrite dans un parcours où famille et amis tiennent une place considérable, et il est remarquable de noter que ces liens, fils d'Ariane résistants, lui survivent imperturbablement une bonne cinquantaine d'années.

Marie-Clémentine, seconde fille de Guiaud, avait quitté Paris et rejoint Château-Gontier en Mayenne, pour se rapprocher de sa fille Louise. Quelques semaines avant sa mort, à 72 ans, elle put se réjouir d'une lettre en provenance de Kerlagadic, datée du 12 septembre 1931²²⁹ :

« ... j'ai une [autre] nouvelle à vous transmettre qui vous touchera et vous fera grand plaisir, écrit la seconde épouse de Camille Bernier²³⁰, mardi dernier, j'ai fait voir le musée de Quimper à ma nièce et j'ai trouvé le *Calvaire*²³¹ de Monsieur votre père placé plus en évidence encore que jusqu'à présent – dans la salle où se trouvent groupées les œuvres de nos meilleurs artistes – parfaitement éclairé et mis en valeur – et faisant suite à une petite distance à une des toiles de son ami Bernier. Je regrette que vous n'ayez pu partager la bonne et agréable surprise que j'ai rapportée de cette visite. Les œuvres de nos chers artistes se complètent, on ne peut admirer l'une sans être attiré par l'autre, nous présentant ainsi le plus joli souvenir de l'amitié qui unissait leurs auteurs. »

Les nombreuses lettres de Camille Bernier à Jacques Guiaud sont, comme on le voit, suivies, longtemps après la mort de Guiaud en 1876, de maints échanges épistolaires avec ses enfants, ponctués d'amicales visites. Le plus surprenant reste toutefois l'amitié réelle qui liera la seconde épouse de Camille Bernier aux deux filles de Guiaud, Coralie et Marie Clémentine. Un nombre important de cartes postales échangées entre ces trois femmes montre la spontanéité de ce lien et le culte fidèle voué de part et d'autre aux deux artistes.

Autre témoignage de même qualité, les lettres d'Alfred Decaen. Peintre de sujets militaires et compagnon, en 1870, des jours de Siège. Devenu charmant vieillard perclus de solitude, il reste très attaché à la famille Guiaud. Ainsi écrit-il en 1899 à Coralie Barthelet²³² :

« ... Ce que j'ai ruminé d'idées noires en dépit du soleil éclatant, ne pouvant travailler, l'atelier inhabitable, l'appartement dans l'obscurité pour combattre la chaleur, toutes fenêtres et volets fermés et le vieux peintre tout seul !!! [...] Merci donc de tout cœur de votre bonne lettre, j'aurai eu au moins un bon moment cette semaine en la lisant et la relisant [...]. »

Chacun des enfants de Jacques Guiaud après sa disparition reçoit des courriers signés de lui, le plus souvent agrémentés de rapides croquis humoristiques. Telle cette tête de gros chien enchaîné au mot « Paris » alors qu'il prévoit de se rendre en Angleterre :

« Je comptais ne pas faire ce voyage cette année mais il faut aller y terminer un portrait auquel on me demande d'ajouter un chien qui ne peut venir en France, je n'ai pas, moi, d'aussi bonnes raisons à faire valoir que cet animal... »



²²⁸ Très endommagé lors du débarquement du 6 juin 1944.

²²⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 398.

²³⁰ Olivia Barbara Hoochle, née à Altstätten (Suisse).

²³¹ Le titre exact de cette œuvre est : *Eglise et calvaire de Pleyben*.

²³² Voir *infra* Correspondance, p. 396.

C'est avec Marie Clémentine (qui deviendra Van Nuffel d'Heynsbruck par son mariage) qu'il échange de façon plus privilégiée, la félicitant chaleureusement lors de la naissance de sa fille Louise en septembre 1879²³³. Il s'attache également à cette petite fille de Jacques Guiaud qui, âgée elle-même de 55 ans, lui fera part de la mort de sa mère le 28 octobre 1931.

Dès le 6 novembre suivant, depuis la maison de santé de Sèvres où il réside en convalescence, le vieux peintre, d'une main encore très assurée, évoque sur deux feuillets, bien denses, toute la tristesse qui l'habite, son affection et aussi sa grande faiblesse physique. Une lettre précédente, datée du 11 janvier 1900²³⁴, témoigne, à tout le moins, de la réciprocité, de l'intimité et de la richesse de cet attachement : « Excusez-moi si je ne trouve une expression juste pour vous dire le plaisir que je ressens de ce dernier témoignage d'affection après en avoir tant reçu de la bonne famille Guiaud », écrit-il à Marie Clémentine qui lui envoie des fleurs, depuis Menton où elle se trouve.



Conclusion

À quelques rares exceptions près, il émane de l'œuvre de Jacques Guiaud une onde de charme, de calme et d'équanimité, un parfum d'ordre contemplatif en même temps qu'un délicat sens de la réserve qui sied à son tempérament.

En cela même cette œuvre pose question. Car Jacques Guiaud a vécu au mitan des années 1800, civiquement ponctuées par la révolution

de 1830, celle de 1848, par la guerre de 1870, le Siège de Paris puis la Commune. Dans ce décor ébranlé, la toile de fond était en mesure d'aspirer les uns et de propulser les autres sur le devant de la scène. Il a dû, quant à lui, faire face à la mort de son épouse, à celle, prématurée, de sa fille Jeanne peu après, comme à des difficultés financières souvent périlleuses relatives à l'éducation de ses cinq enfants.

Or, rien de tout cela ne transparait dans ses croquis, ses dessins, ses aquarelles, ses huiles ou ses lithographies, pas plus qu'on ne relève de véritable et soudaine rupture dans l'évolution de son talent.

Prolifique, il chemine à travers le siècle romantique, passionnément guidé par ce qui fait son métier. Guiaud habite de façon plénière l'espace-temps qui lui est alloué avec une belle boulimie, variant ses travaux aux côtés d'artistes renommés, répondant aux sollicitations du moment, modérément bridé peut-être par une certaine pudeur et plus soucieux probablement de rendre justice à son sens de la famille et des responsabilités assumé que de voir flatter son ego.



Ci-dessus.

Rocher à Fontainebleau.

Plume sur papier de Jacques Guiaud,
15 x 9 cm, localisé b dr.
Collection particulière.

Ci-contre.

Village de montagne.

Technique mixte, plume, encre brune et craie
blanche sur papier par Jacques Guiaud,
29,5 x 45 cm.
Collection particulière.

À gauche.

Bord de rivière.

Huile sur toile de Jacques Guiaud,
30 x 50 cm.
Collection particulière.

Sans vraiment exposer le plus intime de lui-même, sans vraiment s'exposer réellement en tant qu'artiste, il nous laisse pourtant entrevoir une spontanéité nerveuse lorsqu'il croque à Séville la culbute du picador sur son cheval embroché, lorsqu'il saisit une scène de battage au fléau en Finistère breton ou à la plume cette fois, un promeneur, une promeneuse peut-être, reposant à l'abri d'un rocher en forêt de Fontainebleau. Il peaufine avec audace des ciels rayés de blanc, choisit pour décrire la Sérénissime un angle de vue improbable autant qu'original, brosse une

²³³ Voir *infra* Correspondance, p. 392.

²³⁴ Voir *infra* Correspondance, p. 397.



Ci-dessus.
Venise, la place Saint-Marc.
Huile sur carton de Jacques Guiaud,
H 33 x L 25 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.
Promeneur au détour d'un chemin.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 11,5 x 17,5 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.
Jeune femme assise au bord d'un chemin.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 13 x 17cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.
Le battage sur l'aire.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud,
12,5 x 20 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.
Âne bête, Fontainebleau, 1856.
Plume sur papier de Jacques Guiaud,
8 x 13 cm, localisé et daté b dr.
Collection particulière.

aquarelle lavée à grands traits ou se pique d'une exactitude quasi ethnologique. Autant d'intuitions novatrices qu'il serait possible de multiplier.

Que nous dit donc Guiaud de la condition de l'artiste à travers son œuvre ? Turner nous montrait la nature, la mer comme la montagne, dans un éblouissement de lumière, et les grands romantiques dans un déferlement de vagues furieuses, de nuages chaotiques et de visages bouleversants. Guiaud nous met en contact avec une nature paisible dans tous ses états. Mer ou montagne, même inhospitalières, ne sont jamais grandiloquentes ni rebutantes, restent à la mesure de l'humain qui s'y intègre presque discrètement sans vraiment "faire d'histoire".

Si le regard de Guiaud sur la nature est idéalisé, c'est dans l'idée d'une harmonie donnée, qui n'est pas à conquérir par l'homme. Certes, Mère Nature, d'âge en âge, a eu fonction d'apaiser, mais elle n'est pas évanescence selon Guiaud. Elle reste liée à la réalité des choses par la précision qu'il sait rendre du détail, sa délicatesse, son extrême finesse et son goût pour le bâti et la pierre palpable à travers l'architecture. Son crayon expert et vif incise avec douceur la pierre des édifices modestes ou imposants qu'il livre à notre regard ; aucune raideur chez Guiaud et sa palette légère renvoie aux teintes subtiles de ses aquarelles.

Le diable dit-on, se cache dans les détails et c'est aussi dans les détails qu'il faut aller chercher un Guiaud diablement séduisant.



Ci-dessus.
Sur un bateau à vapeur, 15 août 1836.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 13 x 18cm.
Collection particulière.

Remerciements

430

Amsterdam, musée Van Gogh	Montpellier, musée Fabre
Anvers, Musée royal des beaux-arts	Narbonne, musée d’art et d’histoire
Amiens, musée de Picardie Sabine Cazenave, directrice des musées d’Amiens	New Orleans auction Galleries
Avignon, musée Calvet	New York, Pierpont Morgan Library
Bordeaux, musée des beaux-arts	Nice, Acadèmia Nissarda Jean-Paul Barety, président Denis Andreis, secrétaire général Lucien Mari, trésorier
Bourg-en-Bresse, musée de Brou	Nice, archives départementales des Alpes-Maritimes
Brest, musée des beaux-arts	Nice, bibliothèque de Cessole Jean-Paul Potron, conservateur Sylvaine Gayzinski, Marie-Rose Liuzzi, Bernard Bardo
Bruges, galerie Brugart	Nice, BMVR, bibliothèque patrimoniale Romain-Gary Christophe Prédal, responsable Éva Stein
Caen, musée des beaux-arts Magali Bourbon, régisseuse	Nice, école municipale d’arts plastiques (EMAP)
Carcassonne, musée des beaux-arts	Nice, éditions Gilletta Nice-Matin Valérie Castéra, directrice Richard Calatayud, Christophe Santana
Chambéry, musée des beaux-arts	Nice, hôtel Westminster Olivier Grinda, directeur
Chatsworth, Devonshire Collection Charles Noble, <i>deputy keeper</i>	Nice, musée des beaux-arts
Chicago, Art Institute of Chicago	Nice, musée Masséna Jean-Pierre Barbero, responsable de l’établissement Claude Valery
Compiègne, musée et domaine nationaux Laure Chabanne	Orléans, musée des beaux-arts M ^{me} Matra
Dieppe, château-musée Martine Gatinet	Paris, archives de la ville de Paris Aurélie Vertu, Isabelle de Sousa
Dieppe, médiathèque Jean-Renoir Pascal Lagadec	Paris, bibliothèque nationale de France
Épinal, musée départemental d’Art ancien et contemporain Philippe Bata, directeur	Paris, Centre national des arts plastiques (CNAp)
Fontainebleau, musée national du Château Vincent Droguet, directeur du patrimoine et des collections du Château Marine Kisiel, conservatrice en chef, chargée des peintures Mélanie Peraste, centre de ressources scientifiques	Paris, Bibliothèque - musée de la Comédie française
Harvard Art Museums/Fogg Museum	Paris, hôtel national des Invalides, musée de l’Armée Reuzé, chargée de la régie des œuvres
London, Wilson Centre for Photography	
Monaco, archives du Palais princier Thomas Fouilleron, directeur	



Paris, Millon et associés

Paris, musée Carnavalet
Maité Metz, conservatrice
Camille Noé Marcoux

Paris, musée de la Vie romantique

Paris, musée d'Orsay

Paris, musée du Louvre

Paris, Petit Palais, Musée des beaux-arts de la ville de Paris
Isabelle Collet, Claire Martin

Pau, musée national du château de Pau
Patrick Ségura

Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales
Pascal Riviale, Fabrice Grandineau

Portland Art Museum

Princeton University, Firestone Library

Quimper, musée des beaux-arts

Quimper, musée départemental breton

Reims, musée des beaux-arts

Rennes, musée des beaux-arts
Guillaume Kazerouni, responsable des collections d'art ancien

Rochefort, musée Hèbre

Sceaux, musée du Domaine départemental de Sceaux

Versailles, musée national du Château de Versailles et de Trianon
Frédéric Lacaille, conservateur en chef, chargé des peintures du XIX^e siècle
Jérémie Benoît, conservateur en chef des objets d'art du XIX^e siècle

Vienne, Wien Museum
Elke Wikidal

Muriel Anssens, J.-C. Baudequin, Éric Bertino, Jean-Claude Bottin, Alain Bottaro, Gilles Bouis, Pierre-Édouard Buet, Olivier Coluccini, D. Dirou, J. D. Dubus, Caroline Durand-Ruel, famille François, Didier Gayraud, M. & Mme Gimenez-Fauvety, Michel Graniou, F. Hanoteau, Alain Isoard, Judit Kirali, Jean-Bernard Lacroix, Michel de Lorenzo, Christiane Mari, Fabrice Ospedale, Robert Signoret, Jean-Louis Tortorolo, Nicolas Vanneste, famille Vetter



Tous droits réservés

© Acadèmia Nissarda, Nice
Villa Masséna
65 rue de France
06000 Nice
contact@academia-nissarda.org

Direction artistique, réalisation, photogravure : Jean-Paul Potron

432

Cet ouvrage, en totalité ou en partie, ne peut être reproduit, stocké ou diffusé sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des auteurs et de l'éditeur.

Les œuvres ne peuvent être reproduites, stockées ou diffusées sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des propriétaires privés, des musées ou des agences propriétaires des droits.

Toute reproduction du texte n'est possible que dans le droit de courte citation, avec les références exactes et complètes de l'auteur et de l'ouvrage.

L'article 10 de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 exclut en revanche la reproduction, la diffusion et l'utilisation à des fins commerciales.

Le non-respect de ces règles constitue un délit de contrefaçon puni par l'article 425 du code pénal.

ISBN 978-2-919156-03-3

Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2018

Achevé d'imprimer en novembre 2018

sur les presses de Papergraf, Padoue, Italie

